

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES INSTRUMENTS

(SUITE ET FIN)

LE VIOLON

Le nom générique de toute la famille des instruments à cordes et à archet, c'est *viola*. Il y eut des violes de toutes les dimensions, et d'un nombre de cordes très-varié. « Le plus grand modèle de viole, rapporte M. Kastner, atteignit au ^{xviii} siècle des proportions telles qu'on eut quelquefois l'idée d'y enfermer un enfant, auquel on donnait à chanter la partie de dessus. On se figurait qu'il était plus avantageux que la voix sortit ainsi du corps même de l'instrument. »

Parmi les diverses espèces de violes, on distinguait : la *viola d'amour*, d'un son doux et harmonieux ; le *par-dessus de viole*, dont les dames jouaient en le tenant sur leurs genoux ; la *basse de viole*, en italien *viola da gamba* (aujourd'hui le violoncelle) ; le *violone* des Italiens, c'est-à-dire la contre-basse ; la *viola pompeuse*, inventée par Sébastien Bach, ce grand musicien allemand, le plus grand de tous, peut-être, fils et frère de musiciens célèbres aussi, et dont les vingt enfants, onze fils et neuf filles, étaient tous musiciens.

Quelques-unes de ces violes ont disparu ; d'autres ont changé de dénomination. Il y eut aussi au moyen âge une sorte de viole qui s'appelait *vielle*, instrument à cordes et à archet qui n'avait rien de commun avec la vielle à roue que nous avons connue, et qui, après avoir eu ses jours de splendeur, (1) s'est trouvée peu à peu

reléguée entre les mains des ménétriers, des jongleurs, des chanteurs ambulants, des aveugles et des petits savoyards. Cette vielle s'appelait autrefois *chifonie*, c'est-à-dire *symphonie*.

Le nom de viole n'est resté qu'à l'instrument plus ordinairement appelé *alto* (*haut*, par opposition à *basse*). L'*alto* diffère peu du violon : il a le même doigter ; seulement, le corps de l'instrument est plus volumineux, et les quatre cordes dont il est monté, sont accordées une quinte plus bas que celles du violon.

Le *violon* est né de la viole, comme son nom l'indique. « Vers le ^{xv} siècle, dit M. Fétis, il paraît qu'on réduisit la viole à de plus petites proportions, pour en former le violon tel qu'on le connaît aujourd'hui, et pour borner cet instrument à quatre cordes ; ce qui peut faire croire que cette réforme se fit en France, c'est que le violon est indiqué dans les partitions italiennes de la fin du ^{xvii} siècle, sous le nom de petit violon à la française. » Cela n'empêche pas que Charles IX fit faire à Crémone par les fameux

tira cet instrument de son obscurité. Quelques gens du bel air et surtout les petites-maitresses se mirent à vieller avec une ardeur sans pareille. Richement décorée, fabriquée avec des substances précieuses, telles que l'ébène, l'ivoire et la nacre, enrichie d'incrustations, et munie d'un beau ruban ou d'une élégante courroie en guise de bandoulière, la vielle prit un aspect tout à fait aristocratique. Nobles dames et brillants cavaliers la plaçaient sur leurs genoux pour en tourner la manivelle.

(1) Au dix-huitième siècle, un caprice de la mode
QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE — N° V. — MAI 1878.

Amati, les vingt-quatre instruments destinés à animer les joyeux ébats des courtisans de Catherine de Médicis.

Il ne faut pas avoir parlé des Amati sans citer le nom d'Antoine Stradivarius, l'élève de Nicolas Amati et le plus célèbre facteur d'instruments à cordes et à archet. Il était aussi de Crémone où il vécut quatre-vingt-treize ans, en face de son établi, le compas et l'outil à la main. Ses contemporains le représentent coiffé d'un bonnet de laine en hiver, de coton en été, revêtu tout du long de son grand corps d'un tablier de peau blanche, et ils semblent ne l'avoir jamais vu autrement. — Depuis longtemps, le prix des violons de Stradivarius se compte par billets de mille francs. La basse du violoncelliste Dupont, un de ses chefs-d'œuvre, a été évaluée 24,000 francs. Ce sont là des chiffres que Stradivarius n'aurait pu prévoir, car il lui avait suffi, pour devenir riche, de vendre ses violons au prix très-élevé pour son époque, de quatre louis d'or. Les habitants de Crémone avaient coutume de dire : *riche comme Stradivarius*.

Le violon était inconnu des peuples de l'antiquité; Orphée n'a pas joué du violon, comme aurait pu le faire croire certaine pierre gravée, fantaisie d'un artiste de la Renaissance, et il ne paraît pas qu'il ait existé d'instrument à cordes frottées avant le XI^e siècle. Ce qui tenait lieu du violon au moyen âge, c'est le *rebec*, instrument à trois cordes très en honneur dans les divertissements du peuple et de la bourgeoisie. Les ménestriers qui précédaient le cortège des nocces jouaient du rebec aussi bien que de la cornemuse, du hautbois, de la flûte et du tambourin.

Quant au *visage de rebec*, usité du temps de Rabelais (on le trouve dans l'épithète que le bon Gargantua fit pour la tombe de sa femme), il tirait son origine de l'habitude de sculpter des figures grotesques à l'extrémité des manches de rebec.

C'est par voie de succession que l'expression *sec comme rebec* est devenue : *sec comme un violon*.

Le rebec reparut une dernière fois, au XVII^e siècle, dans les fêtes de village, lorsque des ordonnances de police interdirent aux musiciens de guinguette l'usage des basses, dessus et autres parties du violon, dont les maîtres de la corporation avaient seuls le droit de se servir pour former des concerts et faire danser le public.

C'est Jean-Marie Leclair, né à Lyon en 1697, qui exerça, dans son temps, la plus heureuse influence sur les progrès de l'école française du violon : un des premiers il mit en vogue la double corde, dont il se servait avec un rare talent. Leclair avait soixante-sept ans lorsqu'il fut assassiné un soir au moment de rentrer chez lui. Qui donc, si ce n'est un fou ou un rival furieux, peut frapper un honnête vieillard, artiste de cœur,

qui a consacré sa vie à perfectionner son art et à charmer ses contemporains?

On a dit que l'italien *viola*, qui nous a donné *viole* et ensuite *violon*, avait pour origine le bas-latin *vitula*, se rattachant à *vitulari*, se réjouir, littéralement : gambader comme un veau ; *vitula*, chez les latins désignait à la fois une génisse et la déesse de la joie. Mais les amis de l'onomatopée inclinent à faire remonter l'origine du mot *viole* au son naturel, et il n'est pas sans intérêt de suivre à cet égard, sans vouloir d'ailleurs se laisser entraîner, les déductions de Court de Gebelin, l'auteur du *Monde primitif* : « Si jamais nom dut être formé par onomatopée, n'est-ce pas celui d'un instrument de musique ? Les instruments ont un son à eux, un son déterminé et constant, un son propre à les distinguer de tout autre. Ce son dut devenir leur nom dès l'origine, et, quoique naturelle, on dut perdre à jamais cette origine de vue, dès qu'on eut perdu de vue les origines de la langue qu'on parlait, et les révolutions de la nation dont on faisait partie.

« Les instruments bruyants, tels que le tambour, le tympanon et la tymbale, portent des noms parfaitement imitatifs : en les nommant on peint le coup qui les fait retentir.

» Dans les instruments à cordes, on avait à peindre des sons d'une toute autre espèce, des sons aigus et sifflants, grêles en quelque sorte. On eut donc recours, pour les peindre, à la voyelle *i*, dont le son grêle, aigu et sifflant se met si bien à l'unisson de ces instruments, et qui, associée au son *o*, sert également à peindre cette joie et cette gaieté qu'accompagne et qu'inspire dans les fêtes le son des instruments. On dit donc *viole*, *violon* par le même sentiment qu'on disait *ioh ! ioh !* et qu'on fit en *iol* et en *jol* les mots celtes, teutons, basques, etc., qui peignent la joie et le plaisir. »

Je ne vous dirai rien de nos grands violonistes italiens ou français, les Corelli, les Veracini, les Tartini, les Gaviniès, les Mestrino, les Pugnani, les Kreutzer, les Viotti, les Baillot, les Rodé, les Lafont, les Habeneck, les Bériot, les Paganini, les Vieuxtemps, — car ils sont tous connus autant qu'ils ont été admirés en jouant avec supériorité de cet instrument qui, à mon sens, est le plus beau de tous. (1.) Je me bornerai à vous raconter

(1) Si l'on considère le violon, dit Baillot, sous le rapport de ses divers caractères et de ses effets, on y trouve la richesse unie à la simplicité, la grandeur à la délicatesse, la force à la douceur ; il excite à la joie et sympathise avec la tristesse. Toute mélodie lui appartient, toute harmonie est de son domaine, et le génie fait de lui son plus noble interprète. Initié par de continuelles étreintes à tous les mystères du cœur, il respire, il palpète avec lui ; son timbre est une seconde voix humaine qui, par sa position et l'étendue de son diapason, semble destinée à servir de notes supplé-

de quelle façon l'humble Poppo traversa sans encombre les épreuves de l'époque révolutionnaire. Se trouvant à Paris en 1793, il fut appelé comme suspect au Comité de salut public, et voici quel fut son interrogatoire :

« Votre nom ? — Poppo. — Votre profession ? — Je joue du violon. — Que faisiez-vous du temps du tyran ? — Je jouais du violon. — Que faites-vous maintenant ? — Je joue du violon. — Que ferez-vous pour la nation ? — Je jouerai du violon. »

Poppo n'ayant pu être déclaré suspect d'aucune autre perfidie que de jouer du violon, son cas ne parut pas pendable, et il fut renvoyé... à son violon.

Vous ayant exposé déjà (1) les diverses opinions qui se sont produites sur *violon* pris dans le sens de prison, poste de corps de garde, il me reste à vous rappeler les autres expressions dans lesquelles le violon joue un rôle plus ou moins important.

Faire danser avec un violon à bourrique répond à l'expression populaire *donner une danse*, administrer une volée de coups de bâton.

En avant les violons ! c'est-à-dire vive la joie ! Que la fête commence ! Que les violons donnent le signal des divertissements !

Donner les violons, organiser une partie de plaisir mêlée de danse et de musique, et, par suite, amuser, divertir les autres. Cette expression est surannée. On disait autrefois aussi, dans le même sens, *donner un cadeau* ; il y en a maint exemple dans Molière. — *Cadeau* vient du latin *catena*, chaîne, parce que ce mot se dit des traits de plume, en forme de chaînes enlacées, que font les calligraphes pour orner les pages d'écriture. — Ces ornements sont choses légères et futiles, sans utilité réelle, sans importance ni consistance ; c'est pour cela que le même mot a désigné, par métaphore, plaisir, divertissement, sérénade ; c'est pour cela aussi qu'il se dit maintenant des petits présents qu'échangent entre elles les personnes qui veulent se donner un témoignage de souvenir ou d'affection.

Selon l'argent les violons signifie brutale-

mentaires à la voix naturelle. Ce timbre est en même temps si varié qu'on peut lui donner le caractère champêtre du hautbois, la douceur pénétrante de la flûte, le son noble et touchant du cor, l'éclat belliqueux de la trompette, le vague fantastique de l'harmonica, les vibrations simultanées du piano, enfin la gravité harmonieuse de l'orgue. Ses quatre cordes suffisent à tant de prestige ; elles donnent plus de quatre octaves et demie du grave à l'aigu. Moteur de cette lyre des temps modernes, l'archet vient l'animer d'un souffle divin, et produit ces merveilles en servant de véhicule à toutes les affections de l'âme et à tous les élans de l'imagination. »

(2) *Petites ignorances de la conversation*, 8^e édition, page 114.

ment : mettez le prix à la marchandise et vous serez bien servi. *Qui bon l'achète bon le boit*, dit un vieux proverbe.

Payer les violons, faire les frais d'une fête dont les autres ont le plaisir, et, par extension, n'avoir qu'à se plaindre alors que les autres se réjouissent. Le peuple dit plus volontiers *payer les pots cassés*, et l'idée d'être dupe ou victime subsiste toujours : certains personnages de Molière n'étaient pas d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres, et le révérend père jésuite Joubert, traduisant presque un vers d'Horace, disait aussi, au XVII^e siècle : « Les grands font les folles entreprises et les fautes, et le peuple paie les violons. »

De la famille du violon sont : l'*alto*, que nous avons constaté déjà sous le nom de viole, le *violoncelle* ou basse, et la *contre-basse* que Kaempfer (1) appelait son *Goliath*. Ce sont les instruments les plus puissants, ceux qu'il faut regarder comme le fondement des orchestres. Violoncelle dérive de violon comme violon dérive de viole ; et le violoncelle est la basse du violon comme la contre-basse est la basse du violoncelle.

On a dit beaucoup de bien, et avec raison, de ces deux gros instruments. Voici une bonne parole sur chacun, empruntée à deux autorités musicales :

« Rien n'est plus voluptueusement mélancolique et plus propre à bien rendre les thèmes tendres et langoureux qu'une masse de violoncelles, jouant à l'unisson sur la chanterelle. » (H. Berlioz).

« Soit que la contre-basse conserve sa marche grave et sévère, soit que, entraînée par la violence des passions, elle se joigne aux instruments pour les exprimer, la richesse de ses sons, un rythme plein de franchise et de pompe, et surtout l'ordre admirable qu'elle porte dans les masses harmoniques, signalent partout sa présence. (Castil-Blaze. — Dict. de musique moderne).

L'*archet*, qui sert à jouer de ces divers instruments, est le diminutif de *arc*. La courbure de l'arc a d'abord été extérieure ; peu à peu, elle est devenue intérieure et maintenant elle est à peine sensible. L'archet se compose d'une baguette de bois dur aux extrémités de laquelle est attaché un faisceau de crins de cheval fixé en haut par une petite saillie appelée *tête* de l'archet, en bas par une autre saillie mobile qu'on appelle *hausse*,

(1) Kaempfer m'offre une occasion, et je la saisis, de vous donner un nouvel exemple de ce que peuvent l'amour de l'art et la persévérance obstinée. Officier au service de l'Autriche, le futur contre-bassiste était en garnison dans une ville de Croatie, lorsque le désœuvrement lui fit prendre la résolution de se rendre célèbre comme musicien. Ayant choisi la contre-basse, pour avoir moins de rivaux à redouter, il se mit courageusement à l'œuvre, et, à force de patience, il parvint, sans maître, à une habileté qui, au dix-huitième siècle, était incomparable.

et qui, au moyen d'une vis, tend ou distend à volonté les crins de l'archet. « C'est Tartini, dit M. Castil-Blaze, qui a appris aux violonistes à se servir de l'archet et leur en a révélé la magie. » Ce qui veut dire que Tartini après avoir entendu le célèbre violoniste Veracini, de Florence, et s'être livré avec ardeur à de nouvelles études, se fit, à l'âge de vingt-deux ans, une manière nouvelle, et que, par de constantes observations, il établit les principes fondamentaux du maniement de l'archet, principes qui ont servi de base à toutes les écoles de violonistes d'Italie et de France.

Le mot *archet* s'est employé au figuré : l'*archet de la Folie* a servi de pendant à la marotte de Momus; l'*archet d'Apollon* parlait de l'inspiration musicale, et Béranger a dit, dans le *violon brisé* :

Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

LE PIANO

Le piano, à son début, c'est l'*épinette*, ainsi nommée parce que des pointes de plumes de corbeau en forme d'*épingles* servent à pincer les cordes. L'*épinette* en progrès, c'est le *clavecin* (en italien *clavicembalo*, formé de *clavis*, clef, clavier, et de *cymbalum*, cymbale, c'est-à-dire *cymbale à clef*); et le dernier mot de ces instruments à clavier, c'est le *forte-piano*, double nom emprunté aux deux qualités qui le distinguaient de modifier ses sons du *piano* (doux) au *forte* (fort) par degrés imperceptibles. — On avait dit d'abord *clavier à forte et à piano*; mais une phrase ne tient pas lieu d'un nom : on supprima très-vite le mot *clavecin*, puis le mot *forte* disparut à son tour, et il ne reste plus maintenant que le *piano*. — Selon moi, le *doux*, pour être seul, est un peu ironique : un instrument bruyant eût été plus exactement appelé *forte*; c'est le nom que j'aurais conservé.

La victoire remportée par le piano sur l'*épinette* et le *clavecin* vient surtout de ce que les cordes, pincées jusque-là par un bec de plume ou de cuir, ont été attaquées par un marteau. La corde pincée, l'étant toujours de la même manière, donnait des sons trop uniformes, tandis que le marteau est aux ordres de qui sait le maîtriser, et que le son acquiert plus ou moins d'intensité, selon que la corde est frappée avec plus ou moins de vigueur.

L'invention du piano est généralement attribuée à Godefried Silbermann, frère puîné d'André Silbermann, chef d'une famille originaire de Saxe, et célèbre dans la facture des instruments. Les premiers pianos ont un siècle et demi d'existence; mais ils datent chez nous d'un peu moins longtemps, car ceux qui furent introduits en France avaient été fabriqués par Jean-Henri Silbermann, neveu de l'inventeur et l'un des douze enfants du chef de la famille. En Allemagne, la

musique est contagieuse, et les familles où elle exerce son aimable empire sont souvent très-nombreuses.

Quel que soit mon désir de livrer un nom à la reconnaissance des jeunes pianistes qui me liront, je n'ose rien affirmer en ce qui touche Silbermann, car sept ans après sa mort, l'honneur de l'invention était revendiqué par un autre allemand, Léonard Schröter. Je dois ajouter même, pour réclamer, comme français, une part de la gloire, que déjà, en 1716, Marius, facteur de clavecins à Paris, avait présenté à l'Académie des Sciences trois modèles de clavecin à maillets, dans lesquels l'idée des cordes frappées par des marteaux mécaniques était réalisée. C'est l'invention de Marius qui fut perfectionnée deux ans après par le Florentin Cristofori.

Mais que le piano soit dû à Silbermann, à Schröter ou à Marius, ou même à tous les trois, quel est celui d'entre eux qui aurait pu soupçonner à quel genre de fortune le nouvel instrument était appelé? — Je crois qu'on ne les eût pas médiocrement surpris en leur prédisant que les pianos se répandraient par millions sur la surface de la terre pour pénétrer dans toutes les demeures et produire leur vacarme à toutes les oreilles, même les plus réfractaires. — Ceux qui créent ne savent jamais quels ravages ils préparent.

Le prodigieux succès du piano est d'autant plus remarquable qu'il s'est fait très-longtemps attendre. C'est seulement en 1760 qu'on vit s'établir quelques facteurs de pianos en Allemagne et en Angleterre, et la fabrication en France ne date guère que des frères Erard, vers 1780. Un chiffre suffira pour donner une idée du peu de vogue du piano avant la Révolution : dans le cours de l'année 1790, il ne sortit des ateliers du petit nombre de facteurs établis à Paris, que cent trente pianos. C'est au XIX^e siècle que le monde civilisé devait être gagné tout à coup par la fièvre du piano. Moi-même, mes chères demoiselles, moi qui ne suis pas un fanatique, j'ai consacré, il y a vingt ans, en bon père de famille, le produit de mon premier ouvrage à l'acquisition d'un piano; je n'ai même pas su résister à la tentation de l'échanger récemment contre un Pleyel, et vous apprendrez sans étonnement aucun, j'en suis sûr, que sous le toit où j'ai le plaisir de vous écrire, nous sommes quatre locataires et six pianos.

Pour parler sans sourire, Mesdemoiselles, ce que je reproche au piano, ce n'est pas d'être le piano, car il aura toujours l'immense avantage, pour le compositeur comme pour les danseurs, de remplacer un orchestre, et il peut, sous une main habile, avoir de très-grands charmes. Ma mauvaise humeur vient uniquement de l'abus qu'on en fait : trop de gens jouent du piano et trop peu en jouent bien.

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LA GRÈCE ET L'ORIENT EN PROVENCE

PAR M. CH. LENTHÉRIC (1).

Cet ouvrage, étude savante sur les époques primitives de la Provence, sera lu avec un vif plaisir par les hommes sérieux ; aux jeunes filles qui nous lisent, et surtout à nos abonnées provençales, nous dédions seulement quelques extraits qui leur donneront l'idée de conseiller à leurs pères, à leurs frères, la lecture complète de cet important et intéressant travail. Elles ne goûteraient pas beaucoup les studieuses recherches sur la formation du sol de la Provence, sur le cours primitif du Rhône et de la Durance, ni même sur les habitants primitifs du sol, les Ibères et les Ligures, sur les premiers voyageurs, les Phéniciens, sur l'émigration grecque qui apporta à ces peuples les mœurs et les usages, les arts, et les sciences d'une race privilégiée. L'administration romaine acheva de civiliser cette contrée, et les quatre peuples qui l'ont occupée, ont tous laissé des traces indéniables de leur séjour et de leur autorité. Les Sarrasins même, quelque passagère qu'ait été leur conquête, ont imprimé des marques durables de leurs arts et de leurs mœurs. Nous citerons la description de l'abbaye de Montmajour, qui s'élevait près d'Arles sur une éminence rocheuse ; en ruines aujourd'hui, elle forme un point de vue aussi intéressant pour le paysagiste que pour l'historien.

« Tous les styles se rencontrent dans cette antique abbaye dont les fondations, posées vers le X^e siècle, attendirent pendant longtemps leurs fondations supérieures, et dont les dernières parties ont à peine cent cinquante ans de date. On y retrouve les pleins-cintres sévères de l'art roman, les ogives délicates, les demi-jours mystérieux du moyen âge, et les ornements gracieux, toujours élégants et quelquefois païens, de la Renaissance. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine, œuvre des hommes et non du temps. Le monas-

tère n'existe plus, et les grands murs démantelés découpent sur l'azur limpide du ciel leurs corniches dégradées.

» Tout est noble dans ce paysage, tout y est simple et grand. A ces époques troublées où la violence et la guerre régnaient sur le monde, les ordres religieux ont été les dépositaires de l'intelligence et les fidèles gardiens de toutes les sciences et de toutes les vérités. Les moines bénédictins furent par excellence les ouvriers de cette tâche féconde. Obéissant aux inspirations de la foi, ils ont presque toujours choisi leurs résidences avec un goût exquis et une rare noblesse d'imagination. L'île de Montmajour était bien faite pour eux. Du haut de leur terrasse, autrefois couronnée d'un élégant parapet en pierre blanche, ils pouvaient contempler la nature silencieuse et sereine au milieu de laquelle ils avaient établi leur solitude. Tout autour, des marais presque déserts, encadrés de verdure et pareils à des miroirs tranquilles ; au loin, la Crau, pauvre et nue, avec sa nappe jaune de cailloux roulés, ses étangs clairs et ses horizons indéfinis ; — à l'Est, la montagne Sainte-Victoire, noyée dans cette lumière douce et bleue, si particulière au ciel de la Provence ; — au Nord, le rideau dentelé de la chaîne des Alpes ; — au fond, la mer, la grande mer avec le heurt triste et sourd de sa vague éternelle, et, plus près d'eux, le large fleuve qui baignait la ville d'Arles, vivante encore, riche, peuplée et qui leur rappelait ce monde agité et violent dont ils s'étaient séparés par une double barrière, la prière et le travail.

» Aujourd'hui que la vie paraît s'être retirée de ce rocher, qui fut l'asile de la prière et de la foi, on ne peut regarder sans émotion les lignes pures et droites de cette enceinte sacrée. Le cloître est silencieux, la grande nef en partie déserte et ruinée ; les murs s'affaissent sur eux-mêmes, les cellules des moines sont ouvertes à tous les vents ; tout est abandonné. Et cependant, lorsqu'à la fin du X^e siècle, la Croix fut plantée sur cette éminence surmontée alors par le croissant des Sarrasins d'Espagne, il fallut creuser un

(1) Chez E. Plon et Compagnie, rue Garancière, 8 et 10. — Gros volume avec plans, 5 francs.

sol rougi du sang des martyrs et remuer une véritable stratification d'ossements superposés. Plusieurs générations de religieux se sont couchées à leur tour sur les dépouilles des soldats tués par les infidèles... Tout autour cependant, la nature toujours jeune sourit à l'image de la mort; les chevelures verdoyantes des plantes pariétales couronnent les sommets branlants de la ruine et ornent de leurs petites fleurs pâles les moindres fissures des murs effondrés; les oliviers ternes, les genévriers toujours verts, les asters bleuâtres, les arbres de Judée aux fleurs violacées forment la parure triste et douce de ce cimetière; une lumière tiède l'environne; on aime à y demeurer seul, et la solitude et le silence y ont une saveur étrange, un charme religieux et pénétrant. »

Nous citerons encore la dernière page de ce livre: elle fait honneur à la foi religieuse de l'auteur; il parle de la tradition qui certifie que la Provence a été évangélisée par Lazare, l'ami de Jésus, et par ses sœurs Marthe et Madeleine. « Cette tradition, dit-il, est le patrimoine de la Provence, elle l'a conservée sans altération pendant dix-huit siècles et l'a toujours défendue comme un héritage sacré. Tout ce qui se rapporte à la présence sur notre sol de Lazare, de Madeleine et de leurs compagnons, soulève des questions délicates et encore litigieuses, mais aujourd'hui tout le monde est d'accord sur le point fondamental de l'apostolicité directe, à savoir que, du temps même des Apôtres, une première mission chrétienne a pénétré dans les Gaules. Les relations maritimes si fréquentes de la Narbonnaise et des villes grecques du littoral avec Rome et l'Orient ne permettent pas de supposer qu'une des plus riches contrées du monde, la Provence, ait été négligée dans cette immense prédication qui, sur l'ordre du Divin Maître, allait porter la bonne nouvelle à toutes les nations de l'univers.

« Nous irons plus loin: il nous plaît de croire que cette France, qui, dans les desseins de Dieu, devait jouer un rôle si important dans la mission sociale de l'Eglise, et dont la grandeur restera liée à celle de la noble cause qu'elle a toujours soutenue, a reçu, dès le principe, non-seulement les apôtres du Christ, mais encore ses plus chers et ses meilleurs amis: ce souvenir a été et restera la grande gloire de la Provence, et nous ne croyons pas nous avancer beaucoup en affirmant que la science ne le détruira pas, et ne trouvera jamais de meilleure solution à l'évangélisation directe et immédiate des Gaules que celle qui est consacrée par une tradition de dix-huit siècles. L'Orient, dans ce qu'il a de plus pur et de plus noble, a visité toute la région du bas-Rhône. Les déserts de la Camargue ont vu passer le triste cortège des amis du Christ, Marseille les a abrités dans ses murs, et nous aurions cru enlever à notre littoral la plus touchante page de son his-

toire, si nous avions parlé de l'Orient en Provence sans rappeler ce souvenir. »

Tels sont les derniers mots de ce savant travail, qui, après avoir rendu hommage à la civilisation antique importée de l'Orient sur les rives du Rhône, s'incline, comme elle l'a fait elle-même, sous la main et la bénédiction du Christ. Nous félicitons l'auteur de ses curieuses recherches et nous recommandons son livre à ceux particulièrement qui habitent la belle contrée qu'il a si bien décrite.

DU GRAVE AU DOUX

Poésies

PAR M. PAUL COLLIN

La poésie est de race immortelle, elle ne peut mourir. On dit qu'elle est morte, étouffée, comme une autre Desdémone, sous l'oreiller du bien-être matériel; on dit que les affaires, l'industrie, les chemins de fer, la vertigineuse agitation de notre temps, l'ont écrasée de leur poids; mais elle repousse l'oreiller, elle soulève le faix des machines et des calculs, elle vit, elle chante. Seulement, la poésie n'est plus un métier: on écrit des vers, parce que la voix intérieure vibre, mais on fait autre chose aussi: l'enregistrement, le prosaïque enregistrement n'a-t-il pas vu, parmi ses comptables, M. Theuriet, dont les vers ont tant de charme et de parfums forestiers? M. Deroulède n'écrit-il pas ses poésies mâles et douces après un exercice ou une revue? M. Coppée est un paisible employé, M. de Ségur un sérieux conseiller d'Etat, M. Paul Collin, couvrant des lauriers du poète sa toque d'avocat, serait prêt à mettre sa parole au service de la veuve et de l'orphelin, tandis que sa plume charme le lecteur par des poésies intimes, pleines d'âme et de chaleur. La poésie a suivi le cours des âges; on ne chante plus d'idylles, l'homme n'habite plus l'Arcadie, ni l'heureuse vallée de Tempé; on ne compose plus d'odes, ni d'épopées, le temps des grandes et fières actions est passé, on ne rime plus ni fables ni contes, l'homme n'a plus l'esprit tourné aux plaisirs faciles, mais le fond de l'âme humaine demeurant le même, celui qui sait peindre et sentir, écrit des vers sur les sentiments intimes et les encadre dans un coin de paysage; c'est ce que fait M. Paul Collin et il y met autant d'art que de cœur. Jugez-en par ces courts extraits:

PATIENCE

Par quel ressouvenir du Paradis perdu
L'homme, avec une ardeur qui n'est jamais lassée,
Poursuit-il un espoir qui tente sa pensée
Et, toujours impossible, est toujours attendu?

Par quel tenace instinct de sa grandeur passée,
Croit-il que le bonheur parfait lui reste dû,
Comme si son orgueil n'avait pas entendu
La sentence d'exil contre lui prononcée?

C'est l'angoisse. Rêver si haut, être si bas !
Se flatter d'obtenir tous les biens en partage
Et contre tous les maux toujours heurter ses pas !

Patience ! C'est vrai, le céleste héritage
Par le sang de nos cœurs veut être racheté :
Mais Dieu, pour nous guérir, aura l'éternité.

Après ce soupir qui a tant d'écho sur la terre,
écoutez ce récit, commencé dans la joie, fini dans
la tristesse :

LE CHEMIN DE L'ÉGLISE

J'entends au loin tinter la cloche de l'église ;
Sur le chemin, gaiement épanouissez-vous
Fleurs du printemps, laissez voltiger dans la brise
L'enivrement joyeux de vos parfums si doux :
Voici venir, le front riant et l'âme en fête,
La belle fiancée au bras du jeune époux ;
O fleurs, embaumez l'air qui passe sur leur tête !

J'entends au loin tinter la cloche de l'église ;
Sur le chemin, chantez, petits oiseaux bénis ;
Voici venir l'enfant nouveau-né qu'on baptise ;
Autour de son berceau tous se sont réunis,
Célébrant son entrée heureuse dans ce monde.
Chantez pour lui, chantez, oiseaux, vous qui des nids
Connaissez la douceur adorable et féconde !

J'entends au loin tinter la cloche de l'église ;
Grands arbres du chemin, laissez comme des pleurs
Tomber plaintivement vos feuilles sous la bise,
Car le froid de l'hiver a passé dans les cœurs ;
Voici venir la mère et l'enfant qu'on emporte !
O grands arbres, petits oiseaux, charmantes fleurs !
L'enfant n'a pas pu vivre... et la mère en est morte !

N'est-ce pas là une poésie vraie et qui va jus-
qu'au fond de l'âme ? Cherchez dans le volume
de M. Paul Collin, et vous y trouverez tout un
écrin de ces perles dont nous vous avons donné
deux échantillons. (1).

(1) Chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 79. —
Beau volume, prix : 3 fr.

LE VIEUX DE LA FORÊT

PAR MADAME DE STOLZ (1).

Le cachet des charmants livres de notre colla-
boratrice n'est-il pas la bonté ? L'esprit et la
grâce y abondent, mais la bonté domine ; elle est
le *Deus ex machina* de son drame, car c'est tou-
jours à force de bonté que ses *loups*, il y en a
dans sa bergerie, se convertissent, que les en-
fants rebelles deviennent dociles, que les situa-
tions compliquées s'aplanissent ; elle met la bonté
en action, et en fait sentir la douce et précieuse
influence ; elle oblige le lecteur à dire le mot qui
est la véritable récompense de l'écrivain : « Je
voudrais faire ce qu'indique cet auteur ! »

Dans ce nouveau volume, un malheureux, jus-
tement suspect, à cause de son passé, mais très-
innocent dans le présent, attire sur lui la haine
et l'animadversion de tout un village ; il n'est
pas un malheur ou un accident qu'on n'impute
au sorcier ; il n'est pas un vol dont on n'accuse
le vagabond. Les superstitions et les terreurs
villageoises sont dépeintes avec cette jolie pointe
de gaieté qui se retrouve toujours chez madame
de Stolz ; une jeune fille, très-gaie elle-même, très-
simple et très-bonne, parvient, non-seulement à
secourir et à convertir le *Vieux de la forêt*, mais
à convertir tous les voisins et à leur faire com-
prendre que la vieillesse, le chagrin, la misère,
ne sont pas des crimes ; qu'on peut vivre seul
sans vouloir jeter des sorts sur les troupes,
qu'on peut être pauvre sans avoir envie des biens
du prochain. La réhabilitation de Benoit se fait
par degrés, elle est amenée par une série de scè-
nes spirituelles et touchantes, qui assureront le
succès de cet excellent volume.

(1) Collection Hachette, boulevard Saint-Germain, 79.
— Prix 2 fr. 25.

CONSEILS

L'INÉGALITÉ D'HUMEUR

Beaucoup de choses peuvent troubler la paix
domestique et gâter cette faible dose de bon-
heur qui nous est accordée sur la terre, mais de
tous les défauts dont on peut infliger aux autres
le supplice, il n'en est pas de plus redoutable
que l'inégalité du caractère. Vous vous croyez

en paix, vous vivez sur la foi des traités, vous
n'avez rien fait qui puisse offenser le com-
pagnon ou la compagne de votre vie ; vous
vous êtes séparés cordialement, gaiement même ;
vous vous retrouvez : tout est changé. Un nuage
sombre a passé sur le ciel : plus de sourires,
plus de bons regards, on vous répond à peine,
d'une manière sèche et brève, on évite de ren-
contrer vos yeux, on a un parti pris de ne pas

sourire, de ne donner aucune marque de sympathie; heureux quand, à propos de la plus légère contradiction, on ne prend pas un air de victime et de martyr! Le dîner, ou la visite, ou l'entretien fini, vous quittez, triste, la personne qui vous a infligé ces petites tortures; vous vous demandez le *comment* et le *pourquoi* de cette humeur; comment la prévenir? Comment adoucir ces mines farouches? Vous vous retrouvez, tout est changé une fois de plus: elle est gaie, ou il est gai, d'une gaieté folle, tout est bien, tout est admirable; on s'entend, on se convient, on s'embrasse, et l'on croit que les difficultés sont à jamais aplanies—jusqu'au lendemain, où la bouderie maussade reprend ses droits et détruit de nouveau la confiance renaissante. Ce supplice quotidien, plus lourd à porter peut-être que de réels malheurs, où prend-il son origine? Dans la santé, les nerfs agités, l'estomac débilité, dans la susceptibilité ou la sensibilité excessive de l'esprit qui, sans cesse, observe, analyse, dissèque les procédés d'autrui, et croit y découvrir des intentions offensantes, des manques d'égards, des procédés désobligeants qui n'ont existé que dans la tête, un peu malade, où ils sont engendrés. Comment y remédier? Si nous en sommes les victimes, la patience est le seul remède: ne pas répliquer, laisser passer, ne pas s'appesantir, ne pas dire: « *Qu'avez-vous donc?* » Tâcher de conserver son ton naturel, son humeur bienveillante, en évitant les caps dangereux, près desquels une tempête est presque toujours inévitable. Un peu de silence, quelques attentions délicates, mais sans ostentation, feront bien, mais surtout, surtout la patience et l'indulgence. Tout se remettra en place — au moins pour quelques heures ou quelques jours — selon le plus ou le moins de force des diables bleus dont on est possédé.

Si, par malheur, cette humeur vraiment diabolique agit dans notre âme, combattons-la avec courage. Elle rend si malheureux tout ce qui nous entoure! Châteaubriand, qui se connaissait en humeur, l'a dit avec un sentiment profond: « Je n'ai cessé de me reprocher les inégalités dont j'ai pu affliger quelquefois les cœurs qui m'étaient dévoués. Veillons bien sur notre caractère! Songeons que nous pouvons, avec un attachement profond, n'en pas moins empoisonner des jours que nous rachèterions au prix de tout notre sang. Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos torts! Nos inutiles regrets, nos vains repentirs, sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites? Ils auraient mieux aimé de nous un sourire pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort. » (*Mémoires.*)

L'inégalité d'humeur détruit tout le bien que nous voudrions faire, elle corrode les affections dont nous sommes l'objet comme le vinaigre corrode un émail précieux, elle finirait par aigrir les âmes les plus douces et les plus dévouées à notre bonheur. Si nous éprouvons que cette inégalité de caractère provient de notre santé, soignons cette santé, essayons d'un bon régime et d'heureuses distractions, comme le conseillait Saint François de Sales: *Jouez du luth, promenez-vous*, dit-il à sa Philothée, lorsqu'il la voit agitée et triste. Jouons donc du luth ou même du piano; qu'il adoucisse l'âpreté de notre humeur, et lorsque nous sentons bouillonner en nous ce mécontentement intérieur, cet ennui sourd, cette tristesse sans nom qui se répand comme une onde amère et nauséabonde sur ce qui nous entoure, hélas! humilions-nous et demandons le secours de Dieu! Efforçons-nous, luttons contre nous-mêmes! Quand nous n'arrêterions au passage qu'une seule parole aigre, ce serait un gain; quand nous forcerions une seule fois nos lèvres au sourire, ce serait une victoire! Mais pour arriver à un triomphe réel et durable, il faut porter la cognée au pied de l'arbre, c'est-à-dire distinguer le principe de ce défaut, qui est l'amour-propre, l'amour-propre jaloux de ses droits, irritable, soupçonneux, qui s'accorde à lui-même toutes les prérogatives et ne veut rien concéder à autrui. Toujours en éveil, il est le père de cette instabilité d'humeur qui rend certaines personnes si épineuses et si difficiles à vivre. Si nous le reconnaissons en nous, étouffons-le sans miséricorde, en nous souvenant de Celui qui fut humble et doux, et dont la sainte patience ne se démentit jamais au milieu de ses disciples ignorants et faibles.

Un excellent auteur anglais a dit: « La bonne humeur est comme l'air embaumé du matin, comme le rayon de soleil sans lequel il man- que un charme au paysage le plus aimable. De grands devoirs et de grands dévouements perdent beaucoup de leur vertu, de leur puissance d'action s'ils ne sont pas accomplis dans cet aimable esprit; quant aux petits devoirs et aux petits dévouements, ils n'ont aucune valeur s'ils ne sont éclairés par le rayon d'une humeur toujours sereine. On est heureux auprès de ceux qui se montrent toujours satisfaits, on souffre auprès de ceux qui ne sont jamais contents de rien. »

Ces simples réflexions sont bien justes. Je conclus: Supportons les autres, mais veillons sur nous afin qu'ils n'aient rien à supporter.

M. B.

SEULE DANS PARIS

(SUITE)

VI

TRISTES JOURS.

C'était un fort bel appartement, meublé avec un certain luxe, en chêne et vieil acajou; ses fenêtres se drapaient d'autant de voiles qu'une femme arabe: stores, rideaux blancs, lambrequins, rideaux de couleur; le maître-tapissier avait imprimé là sa griffe; il avait posé des glaces immenses, on voyait des gravures, des statuettes et même des jardinières pleines de camellias et de cactus; et pourtant, rien de plus mélancolique que cette enfilade de pièces désertes, rien de plus lugubre que la chambre à coucher dont madame Plouy ne sortait guère. Et ce n'était pas seulement la vieillesse, quoiqu'elle fût plus que septuagénaire, ni les infirmités, quoiqu'un asthme, la paralysie et une surdité presque complète l'accablasse de leurs rigueurs, qui répandaient dans ce lieu tantôt de vapeurs sombres: la figure renfrognée et maussade de l'ancienne tapissière suffisait; elle eût noirci le plus beau jour de printemps et mis en deuil la plus belle fête. La pauvre femme n'avait jamais eu l'humeur endurante, toute contrariété l'irritait jadis comme l'eût fait une injustice, et maintenant, il n'était pas un de ses désirs, une de ses plus fugitives volontés qui ne fût entravée par la nature elle-même. Très-active, elle se voyait enchaînée au coin de son feu: ses jambes, si agiles autrefois, lui refusaient le service, et ses mains raidies ne pouvaient plus agir; défiante, curieuse, toujours à l'affût, son oreille la laissait dans un éternel silence; elle distinguait à peine les objets et son esprit indépendant et impatient était réduit à une véritable servitude. Esclave de ses infirmités, elle tenait sous un rude joug la pauvre fille qui vivait à ses côtés. Elle en avait compté six, Hélène était la septième; aussi dénuée, aussi malheureuse que celles qui l'avaient précédée dans ce triste logis, mais trouvant peut-être dans son âme une grandeur, une patience, et surtout une charitable pitié que madame Plouy n'avait jamais jusqu'alors inspirée à personne.

Elles ne se quittaient pas, et c'était là ce qu'il y avait de plus aigu dans ce supplice quotidien. La solitude, le silence, ces deux biens de l'âme, délices des heureux, baume des affligés, étaient complètement refusés à Hélène; elle n'avait pas

même la liberté du sommeil, des songes ou des larmes. Les infirmités de madame Plouy réclamaient des soins incessants; Hélène habitait, portes ouvertes, une chambre voisine de la sienne, et à chaque heure, le : *Debout, Capet!* retentissait à son oreille sous la forme de : *mademoiselle, venez!* Le matin seul amenait un peu de calme; madame Plouy dormait alors de ce sommeil bienfaisant que l'aube verse avec la rosée, et Hélène pouvait reposer à son tour.

D'ordinaire, elle abrégait ce repos bien gagné, et elle courait à l'église la plus voisine; là était la source de vie, de force, de patience: elle avait besoin de s'y désaltérer au matin, pour les fatigues et l'épuisement de la journée!

Une petite lingère, employée dans la maison, habillait madame Plouy, ce qui était une pénible tâche, puis elle l'installait dans une bergère, près de la fenêtre en été, au coin du feu en hiver. La journée d'Hélène commençait, et jamais religieuse hospitalière, jamais garde-malade, Sœur de l'Espérance ou de Bon-Secours n'en eût de plus compliquée et de plus fatigante. Tous les caprices de la malade étaient énoncés d'un ton bref et raide: « Levez-moi! donnez-moi à boire! changez mon fauteuil de place! demandez du bouillon à la cuisine! mettez un coussin derrière ma tête! ce n'est pas cela! plus haut! plus bas! ... Lisez le journal, mais à voix posée! je n'entends pas! qu'est-ce que vous dites? répétez! plus haut! quelle petite voix vous avez! vous le faites exprès! c'est insupportable! »

Parfois, la pauvre nature humaine vit et souffre dans les êtres les plus parfaits, parfois le sang d'Hélène bouillait dans ses veines; cette voix impérieuse lui faisait mal, ces ordres, ces exigences l'irritaient, épuisaient sa patience; il lui passait des désirs passionnés de liberté, elle aurait voulu fuir au loin, vers les champs et les bois, respirer l'air pur et vif, et cacher dans quelque abri rustique sa tête trop longtemps humiliée. Les répliques se pressaient ardentes sur ses lèvres, obéissant aux mouvements tumultueux de son cœur. Et pourtant elle se faisait, elle obéissait, elle rendait avec douceur à cette pauvre vieille, si exigeante et si dure, les services qu'elle réclamait; elle prévenait même ses désirs... elle étudiait ses besoins... d'où lui venaient cette force et cette douceur? D'un souve-

nir récent qui brûlait encore dans son âme. Elle se souvenait des religieuses de la Riboisière : elle les avait vues, toujours patientes, toujours attentives, servant avec amour ces femmes, ces pauvres malades, mal élevées, irritables, à la parole grossière; elles les servaient avec amour, au nom de Celui qui s'est incarné dans le pauvre, dans l'infirme, dans le lépreux, et mademoiselle de Villemandre se disait qu'elle pouvait, comme ces courageuses filles, servir Dieu dans la personne de cette femme âgée et souffrante, et transfigurer en une vocation céleste sa misérable position de dame de compagnie. Dame de compagnie ! tortue sur laquelle tout le monde a le droit de marcher et qui n'a pas le droit de sentir ni de se plaindre. C'est une définition due à madame de Girardin, dont la gaieté fut souvent si triste. Donc, Hélène laissait marcher sur elle et marchait elle-même sur son propre cœur, en levant les yeux plus haut.

VII

MENTON

Et pendant cet hiver long et dur, pendant ce doux printemps, Julia vivait avec sa mère dans la ville des orangers et des pins, près de la mer bleue et sous ce ciel incomparable qui fait couler la vie dans les poitrines épuisées; elle renaissait, elle pouvait demeurer levée tout un jour, elle se promenait lentement sous les éternels ombrages qui enserrent la ville, elle semblait reprendre à la vie, car elle s'intéressait à elle-même et à ce qui se passait autour d'elle; elle recevait et rendait des visites, car on se lie vite dans une ville étrangère, pour peu qu'il y ait quelque parité de vues et d'éducation; ces liaisons n'ont pas, en général, plus d'avenir qu'elles n'ont eu de passé. Madame Germain, pour amuser sa fille et s'amuser elle-même, avait donc ouvert sa maison, et les réunions du soir, les lunchs d'après-midi de la *Villa des Lauriers-Roses* avaient une certaine célébrité; toute la colonie française et cosmopolite de Menton y figurait. Julia paraissait aimer ces réceptions; elle en faisait les honneurs avec une grâce timide, qui plaisait à tous et que faisaient ressortir encore la hardiesse et la raide désinvolture des jeunes étrangères. Au milieu des familles russes, anglaises et américaines, se rencontraient de nombreuses familles françaises, et madame Germain avait retrouvé quelques figures, entrevues à Paris, à peine connues, à peine saluées, mais avec qui, à Menton, une sorte d'intimité s'était faite aussitôt; parmi elles, une dame veuve nommée de Sars, qui y avait amené le dernier de ses fils, enfant de quatorze ans, frère et malade, sur lequel semblait planer l'oiseau noir de la mort. Il aimait le monde, ce pauvre enfant condamné, il se traînait partout où l'on pouvait s'étourdir, partout où, par une distraction forcée, il parvenait à oublier le fantôme debout à ses côtés. Madame Germain accueillait

volontiers cette famille; elle éprouvait de la pitié pour Gaston et une certaine sympathie pour sa mère; Julia les aimait d'autant plus qu'elle les savait peu riches, elle éprouvait une défiance instinctive contre tout ce qui sentait l'opulence et son orgueil; elle chérissait les pauvres, quoiqu'on ne les lui eût guère fait connaître, et elle se portait, par un aimable attrait du cœur, vers ceux qui étaient sevrés des biens de la vie. A ce titre, la mère de Gaston, madame de Sars, méritait son affection : elle avait perdu un mari aimé et, avec lui, l'avenir de la famille avait disparu; il lui restait deux fils : Maurice, lieutenant d'artillerie, était la gloire et la joie de sa mère, mais elle le voyait bien peu : l'absence, cette couronne d'épines des cœurs aimants, l'éprouvait depuis quelques années et pour longtemps peut-être; le second, Gaston, se mourait sous ses yeux; elle prévoyait l'absence sans retour.

Une fois, Julia, assise auprès d'elle, la vit pâlir au milieu d'une fête; Gaston venait de tousser à plusieurs reprises, ses pommettes étaient rouges et la sueur montait à son front :

« Madame, dit Julia avec un élan involontaire, il guérira; il est si jeune ! »

Madame de Sars secoua la tête, et répondit :

— Je ne me fais pas d'illusion, mais je souffre bien. »

Ce seul mot les lia, et depuis cette soirée, madame de Sars recherchait la jeune fille qui avait compati à sa peine; elle lui parlait de son passé, elle versait des larmes au souvenir de son mari et elle réalisait la pensée de Joubert : « On ne pleure volontiers qu'avec ceux qu'on aime. » Et dans ces entretiens, le nom de Maurice revenait souvent :

« Il est si bon et il a un cœur si noble ! il ne vit que pour son petit frère et pour moi ! quoi que je fasse, je suis obligée de recevoir ses économies sur sa paye : il veut vivre de la vie de famille, dit-il, et il se prive de tout pour s'y associer. »

Julia trouvait une secrète harmonie entre les sentiments désintéressés de ce jeune homme et les mouvements de son propre cœur; l'idéal que tout être s'est créé un jour, se présenta à elle sous l'image de ce jeune homme pauvre, fier, tendre pour les siens, et elle se disait :

« Il serait doux de rendre heureux des gens qui mériteraient si bien la fortune et le bonheur ! »

Et lorsque Maurice, dont la batterie était envoyée à Toulon, vint faire une visite à sa mère, lorsqu'elle le vit dans la beauté virile et sévère d'une jeunesse sans tache, elle éprouva une émotion inconnue, et, pour la première fois de sa vie, l'idée de l'amour et du mariage se présenta à son âme.

Les mères sont ambitieuses pour leurs enfants : madame de Sars, en voyant Julia, avait pensé à Maurice, elle la lui fit remarquer, elle la vanta, mais Maurice ne se soumit pas docilement aux

idées maternelles. Il aimait l'indépendance avec toute la fierté d'un cœur qui sait qu'un mot, un regard, un reproche pourrait le blesser à mort, et il se souvenait de la parole du poète latin : *Rien n'est plus intolérable que le joug d'une femme riche*. La fortune de Julia, loin d'être un argument décisif, le remplit de méfiance; il observa cette jeune fille avec des yeux prévenus : elle ne lui parut pas jolie, il appela sa timidité gaucherie et sa mélancolie hauteur et fierté. Madame Germain lui inspira un sentiment voisin de l'antipathie, et il s'en expliqua avec sa mère.

« Tu te trompes, lui dit-elle, Julia est excellentement bonne, vois-la près de Gaston ! Elle est souffrante, sa mère ne la comprend peut-être pas, de là sa tristesse habituelle. Le mariage changera tout cela, tu es fait pour donner du bonheur à ta femme.

— Chère mère, tu me vois avec des vrais yeux de mère, mais, que veux-tu ? mademoiselle Julia ne m'inspire pas de vocation... je n'ai pas, en la voyant, le désir de la vie à deux, ni à trois. Encore si elle était seule !

— Que reproches-tu donc à cette pauvre madame Germain ?

— Tout ! car tout, physionomie et paroles, tout trahit en elle une âme égoïste et sèche. Or, je ne pourrais pas vivre dans une pareille intimité, intimité inévitable, puisque la mère et la fille ont l'air d'être seules au monde, et surtout, je ne veux pas devoir la fortune et la position à des personnes qui m'inspirent aussi peu d'attrait. Je ne suis pas en fonds pour les payer.

— Mais enfin, si Julia t'aimait ?

— Mère ! mère ! est-ce que les jeunes filles aiment encore en notre temps ? tu fais un roman pour ton fils, mais tu seras seule à le faire.

— N'affirme pas : je connais mademoiselle Germain, et je pense qu'elle n'est ni avare ni indifférente...

Maurice rêva un instant, et dit avec franchise :

— Cela changerait la question ! être choisi par l'affection de cette enfant aplanirait bien des difficultés, et... si j'étais sûr de ses sentiments, mais sûr ! je verrais peut-être les beaux côtés du mariage...

— Veux-tu me laisser agir ? je ne te compromettrai pas. Songe, mon pauvre Maurice, combien je serais heureuse de te savoir heureux et libre, aimé d'une âme que je connais et que je mets très-haut... j'ai besoin d'un peu de consolation : tu vois ton frère ?...

Il embassa silencieusement sa mère et ne voulut plus contester. Il ne résista point aux entrevues que madame de Sars lui ménageait avec madame Germain et sa fille ; il se montra simplement devant elles, ce qu'il était, bon, intelligent et droit, et Julia se dit que si elle était libre de diriger sa destinée, c'est à ce cœur loyal, à ce cœur tendre, voilé d'une couche de réserve et de froideur, qu'elle la confierait.

Il partit, la saison s'avavançait ; Gaston, rendu plus malade par les premières et chaudes bouffées du printemps, ne quittait guère le canapé d'où il voyait la mer et le ciel ; madame Germain et Julia allaient voir leur amie qui ne venait plus vers elles ; l'intimité se resserra ; Julia prodiguait au pauvre Gaston les attentions et les soins ; elle lui apportait des livres, des fleurs, des bonbons ; elle lisait pour lui, et comme elle possédait une foi profonde, elle cherchait dans ses lectures ce qui pouvait disposer doucement cette jeune âme à quitter le lieu de son exil, et les plus consolants chapitres du *Livre des malades* présentaient sur ses lèvres une nouvelle douceur. Madame de Sars, au milieu de peines cruelles, trouvait une consolation dans cette amitié ; elle se disait parfois :

« Au moins, un de mes enfants pourra être heureux, et alors, j'irai retrouver l'autre... Dieu est bon jusque dans ses rigueurs...

Elle ne doutait pas des sentiments de Julia, il lui semblait si naturel que Maurice fût aimé !

Un jour, madame Germain vint seule ; elle apportait à Gaston un nouveau livre de Verne, et un sac de violettes pralinées qui arrivaient en droite ligne de la rue de la Paix :

« Julia est un peu fatiguée, dit-elle ; elle envoie ceci à son ami Gaston. »

Gaston feuilleta languissamment le livre et croqua quelques fleurs ; les deux mères s'assirent au balcon, et madame de Sars dit :

« Comment le trouvez-vous aujourd'hui ?

— Pas plus mal, répondit madame Germain.

— Il est si faible ! Ah ! chère madame ! j'ai peur !

— De quoi ?

— Hélas ! de tout, et entre autres, des grandes chaleurs qui dévoreront cette frêle existence. Il n'est plus transportable... je le crains... »

Elle pleura en étouffant sa voix et ses sanglots ; madame Germain lui prit la main avec un sentiment de compassion rare chez elle, et qui naissait de la confraternité des inquiétudes et des chagrins.

« Espérons ! dit-elle. Puis, enfin, il vous reste un fils.

— Ah ! chère amie, un enfant ne remplace pas un autre enfant. Et celui-là même, si bon, si généreux, quelle sera sa destinée ?

— Brillante, je l'espère, répondit madame Germain avec une nuance de froideur, car le prochain, son avenir et ses affaires ne la touchaient pas...

— Qui sait ? dit madame de Sars, suivant sa pensée, poussant sa pointe, qui sait ? on a peu d'avenir dans l'artillerie, on est capitaine à trente ans, mais on reste capitaine. Et puis, ce que je voudrais pour mon Maurice, c'est un intérieur et des affections... son âme a tant de chaleur et de tendresse ! »

Madame Germain ne dit mot ; il ne lui plaisait

pas d'appuyer sur l'éloge de M. Maurice ni d'entrer dans des confidences; la pauvre mère continuait en hésitant un peu :

« Chère amie, je rêve parfois... il faut bien rêver quand le présent est si chargé de nuages... Vous voulez bien me montrer de l'amitié; je ressens pour vous et pour votre Julia la plus tendre sympathie, et je rêvais, un rêve! à une alliance qui nous rapprocherait, et ferait, il me semble, le bonheur de nos enfants... Pardonnez-moi! Je vous parle à cœur ouvert : on ne peut rien cacher lorsqu'on souffre comme je souffre! »

Elle regarda le visage de madame Germain, il était de marbre; il semblait que la parole de madame de Sars fût un filet d'eau glacée qui eût éteint la petite flamme qui avait relui un instant dans les yeux de son amie.

« Que pensez-vous de mon rêve? dit d'une voix tremblante la mère de Maurice et de Gaston.

— Chère madame, que vous faites beaucoup d'honneur à ma Julia, mais, faut-il le dire? votre songe n'est qu'un songe. D'abord, l'état militaire me ferait peur pour mon enfant : mon père n'est-il pas mort à Constantine et mon frère à Solférino? puis, d'autres raisons sur lesquelles vous me dispenserez de m'expliquer. Je ne marierai pas Julia de sitôt, et je tâcherai, pardon à mon tour, qu'elle trouve une situation qui aille de pair avec la sienne.

— Maman! viens! » dit la voix plaintive de Gaston.

Elle courut vers lui, ce qui fut heureux pour les deux interlocutrices; madame de Sars vit son désappointement et sa tristesse absorbés dans une inquiétude nouvelle, car le pauvre Gaston toussait et son mouchoir se teintait de sang; madame Germain put dissimuler son embarras et sa mauvaise humeur.

« Chère madame, je vais vous envoyer la femme de chambre, voulez-vous le docteur? je l'avertirai en passant.

— Oui, oui, je vous en supplie! »

Elles se quittèrent. Très-consciencieusement, madame Germain avertit le médecin, puis, elle rentra, soucieuse, à la Villa des Lauriers-Roses.

« A-t-on idée de cela? se disait-elle; parce qu'on a quelques bontés pour un enfant malade, qu'on a de la compassion pour une pauvre femme qui tire le diable par la queue, elle se croit autorisée à demander ma fille pour son fils? c'est un peu fort! »

Elle rentra en grommelant; la femme de chambre se trouvait sur sa route.

« Que faites-vous là, Céline? dépêchez-vous et courez chez la blanchisseuse; dites que nous avons besoin de tout notre linge pour demain au soir; nous partirons... nous partirons après-demain. Faites descendre les malles et hâtez-vous! »

Céline ne répondit rien, mais Julia, qui avait tout entendu, suivit sa mère au salon, et lui dit avec un peu d'agitation :

« Quoi! mère, nous partons! est-ce possible? »

— Pourquoi pas? répondit madame Germain. Avez-vous cru que nous allions nous éterniser ici? Voilà le siroco qui souffle, rien n'est plus mauvais; les marchands plient bagage, les médecins et les pharmaciens décampent, nous n'allons pas rester ici pour voir enterrer les derniers poitrinaires. Nous partons après-demain.

— Mère, je ne pensais pas que ce fût si vite! Mon Dieu! et le pauvre Gaston?

— Il n'a pas besoin de nous pour sortir de ce monde. Vous pleurez, maintenant?

— Mère, je pense à nos amis qui seront bien seuls!

— Allons donc! les amitiés de bains de mer durent ce que dure la saison. Il n'a pas tenu à madame de Sars de les prolonger : est-ce qu'elle n'avait pas l'idée baroque de te marier à son lieutenant! »

Julia regarda sa mère avec une surprise et une angoisse qu'elle n'osa exprimer, mais qui se lisaient dans ses grands yeux.

« Et, dit-elle enfin, vous avez refusé? »

— Si j'ai refusé! quand je marierai mademoiselle Germain de Villemandre, ce ne sera pas à un homme qui n'a que la cape et l'épée. Allons! allons! nous partons pour la Suisse et j'irai demain matin faire mes adieux à madame de Sars... je t'excuserai. »

Elle sortit; Julia n'avait rien osé dire, mais elle tomba découragée sur le canapé, et enfouit sa tête dans le coussin, en se disant :

« Ma mère ne veut pas me donner ce que j'aimerais! ma pauvre cousine! et monsieur Maurice! je ne la verrai jamais! je ne le verrai plus! ô mes amis! pourquoi faut-il que je vive séparée de vous! »

Elle pleura longtemps, pendant que sa mère faisait remplir les caisses, des belles toilettes venues de Paris et des curiosités achetées à Menton, et qu'elle écrivait à sa couturière pour qu'elle envoyât à Genève les costumes d'été commandés depuis quelques jours; quand les larmes de Julia s'arrêtèrent, elle se demanda s'il fallait lutter contre la volonté de sa mère, cette volonté toujours si inflexible, et elle se sentit, à cette pensée, faible et désarmée. Elle écrivit un mot d'adieu à Gaston, et elle enferma dans sa lettre une petite croix de jaspé attachée à sa montre, et que le jeune malade avait souvent remarquée; elle donna le billet à sa mère, qui lut et dit brièvement :

— Je le porterai moi-même en allant demander des nouvelles de Gaston. Vqus, Julia, vous ne pouvez pas sortir par cet affreux siroco qui dessèche la poitrine. »

Elle oubliait qu'il y a d'autres sirocos, venus des régions glacées, qui glacent et dessèchent le cœur sur lequel ils passent. Julia l'éprouvait en cet instant, et l'idée du départ, l'idée du charmant voyage en Suisse, faisaient, sans qu'elle le voulût, monter des larmes à ses yeux.

(La suite au prochain Numéro.)

M. BOURDON.

LA PROIE ET L'OMBRE

(SUITE)

IX

Madame de Brix, lasse et rêveuse, se livra aux mains de sa femme de chambre qui fit prestement disparaître la toilette compromise, les fleurs fanées déjà.

Entourée d'un peignoir, étendue dans un fauteuil, ses jolis pieds nus jouant dans des mules roses, la tête penchée et les doigts perdus dans les boucles déroulées de sa chevelure, la jeune femme songeait profondément. Était-ce à son succès de la soirée, alors que les assistants gardaient leurs oreilles ouvertes du côté des artistes et les yeux tournés de son côté? Était-ce à cette émouvante mélodie religieuse qu'elle n'avait pas même écoutée? Était-ce à la parole tendre et respectueuse murmurée près d'elle par cet homme modeste qui aurait deux millions un jour et n'avait pas l'esprit de le dire?

Élisa, une femme de chambre revêche et envieuse, mûre, avec des allures hypocrites, une fée pour les talents, se tenait dans le fond de la pièce, attendant des ordres, se demandant avec l'aigreur d'une fille que le sommeil dévore, quel plaisir trouvait sa maîtresse à prolonger sa veille jusqu'au jour.

« Donnez-moi mon buvard et attendez, dit Léonide. »

Élisa fit rouler un guéridon près de sa maîtresse, y déposa l'écrivoire et le buvard, et se tint debout, avec le mauvais regard du domestique qui craint et n'aime pas.

Léonide se souciait si peu d'être aimée de ses serviteurs!... Elle réprima un bâillement et griffonna ces quelques lignes :

« Mon cousin,

« Il me faut aujourd'hui, à cinq heures, les renseignements les plus précis sur les habitudes de vie et les espérances de fortune de monsieur l'ingénieur Montrel. Un notaire de Paris, frère de madame la présidente de Bauval, pourra vous en fournir; cherchez donc. Inutile de venir me voir aujourd'hui, si vous ne pouvez me les apporter.

» Sincères amitiés.

» LÉONIDE. »

Elle jeta ce billet dans une enveloppe, y mit le nom du commandant, et cacheta des belles

armes des de Brix, qui lui paraissaient déjà bien inférieures à la roture dorée de l'ingénieur.

« Il faut que Pierre porte ceci à monsieur de Rollezan dès son réveil, dit-elle; allez, je n'ai plus besoin de vous. »

La porte refermée sur Élisa, Léonide bailla tout à fait en étirant ses bras ronds, se regarda dans sa psyché et murmura d'un air satisfait :

« Nous verrons... nous verrons, s'il y a moyen de faire de vous un mari sortable, monsieur Montrel tout court!... Tâchez au moins de ne pas laisser échapper vos deux millions! »

Et l'esprit rempli de joyeux rêves, elle s'endormit toute souriante, comme ont dormi, dit-on, de grands généraux, à la veille d'une bataille décisive.

À cinq heures, avec une exactitude toute militaire, M. de Rollezan se faisait annoncer dans le petit salon où la jeune femme l'attendait, en dissimulant son impatience derrière un roman nouveau.

Ils'avança vers son fauteuil et lui baisa la main avec la tendre ponctualité qu'il apportait toujours à ce devoir.

« Ma cousine, vous êtes vraiment tyrannique, dit-il en ébauchant un sourire aimable qui allait on ne peut plus mal à sa mine soucieuse.

— Tyrannique, moi?... Ah! cher ami, c'est la première fois que vous m'adressez un tel reproche. Serait-ce parce que je mets votre obligeance à l'épreuve?

— Non, mais... la nature de ma mission... le peu d'heures que vous m'avez accordées pour satisfaire à votre curiosité...

— C'est là qu'est le mérite d'un dévouement sur lequel j'ai appris à compter, mon cousin. Je suis certaine que vous avez réussi.

— Parbleu! puisque vous le vouliez.

— À la bonne heure!

— Seulement, je ne puis m'expliquer votre subtil intérêt au sujet de monsieur Montrel.

— Mais vous n'avez pas, je suppose, l'espoir d'expliquer une volonté de femme? De plus habiles que vous y échouent. Croyez-moi, n'essayez pas.

— Ce n'est pas faute de m'y intéresser, pourtant.

— Peine perdue. Qu'allez-vous m'apprendre sur le sujet qui m'occupe?

— Monsieur Montrel est le fils d'un petit banquier, mort depuis longues années, le neveu d'un négociant dont les spéculations révolutionnèrent jadis tout le commerce des grains... Cet oncle... mais, que je suis simple!... Vous connaissez cet oncle mieux que moi. N'est-il pas quelque chose comme un allié..., un parent..., un parrain?

— Un parrain, oui. Mais, je l'ai vu si peu!... Ce que vous me racontez est plein d'intérêt.

— Cet oncle est un abominable vieillard, ma cousine!... un avare comme on n'en voit plus depuis Molière!... qui vit dans une mesure, en Picardie, je crois, thésaurisant... thésaurisant... thésaurisant!...

— Ah!... ah!... fit Léonide, le neveu ne mourra pas sur la paille où l'oncle s'entête à végéter.

— Un original aussi que le neveu, je vous jure!

— Voyons.

— Un garçon qui se sait riche, à n'en pas douter, dans un avenir prochain, et qui vit avec la prudence d'un sage!... Train modeste, apparences décentes, pas de dettes, aucune liaison insensée, aucune habitude de jeu. Revenu d'Egypte, il apporte en plein Paris la retenue du désert. Vous avouerez que ces façons d'agir ne sont pas naturelles. Il dissimule quelque grave défaut. On m'a raconté de lui des choses absurdes, d'ailleurs.

— Dites-les donc bien vite.

— Un mariage pauvre aurait pour lui de grandes séductions, surtout si la fiancée pouvait ignorer jusqu'au bout les deux millions qui l'attendent.

— Eh!... il est encore jeune, mon cousin.

— Dans tous les cas, lui offrit-on une héritière plus diamantée que la fille d'un Schah de Perse, il n'entend faire qu'un mariage d'inclination.

— L'idée, pour être peu commune de nos jours, ne me paraît pas mauvaise.

— Ses amis haussent les épaules en l'entendant émettre ses théories bizarres sur l'amour, le dévouement, le désintéressement et autres grands mots à son usage.

— Ses amis manquent de goût.

— Mais vous, ma chère cousine, vous en avez trop pour...

— Pour ne pas faire à monsieur Montrel l'accueil distingué qu'il mérite.

— Vous trouvez?... Je ne suis pas du tout de votre avis. C'est un faux Caton, que ce petit monsieur!... Il ne sait même pas tenir dans le monde le rang que lui assigne son futur héritage, et prend des airs vertueux dont les gens sensés feront bientôt justice, j'espère. Quant au physique...

— Peut-être trouvera-t-il grâce près de vous, commandant?

— Peuh!... il est très-maigre, ce qui n'est nullement seyant sous l'habit noir. Il a une fi-

gure d'enterrement et des yeux de l'autre monde. Avez-vous remarqué ses yeux?

— Oui, sourit Léonide, des yeux de poète.

— Je le vois d'ici, ma chère Léonide, poursuivant son idéal de fille pauvre à rendre riche, de malheureuse déshéritée à combler de bonheur, avec un visage mélancolique qui le fait ressembler à un exhumé!... Vous appelez cela de la poésie et de la distinction, ma cousine!

— Par ce temps de banalité, commandant, ce monsieur Montrel est un sujet rare...

— Un Amadis des Gaules, mitigé par Grandisson.

Et le commandant éclata d'un rire contraint qui résonna faux dans le petit salon.

» Un sujet rare, reprit tranquillement Léonide; il serait amusant de l'étudier.

— Je vous garantis la vérité de mon rapport, s'il peut vous suffire.

— Qui vous en a fourni les éléments?

— Certains membres de mon cercle qui savent leur Paris ancien et nouveau sur le bout du doigt. Et, quant aux renseignements pécuniaires, j'ai pu mettre la main, non sans peine, sur le notaire que vous m'avez si sommairement indiqué: «frère de madame la présidente de Bauval.» Il y a nombre de notaires à Paris, et beaucoup sont aptes à posséder une sœur de cette respectabilité. Enfin, j'ai cherché... et trouvé...

— Vous êtes un mandataire précieux.

— Ma cousine, pour vous causer une minute de satisfaction, vous savez que j'irais au feu sans marchander.

— Comme autrefois à la tête de vos escadrons, hein?

— Avec bien plus d'ardeur encore!

— Je vais donc user de vos talents une fois de plus.

— Je vous écoute.

— Il me plairait de recevoir à Brix monsieur Montrel. Vous allez me l'y amener.

Le commandant bondit de son siège.

» Moi! vous l'amener!... Où donc avez-vous pris cette fantaisie bizarre, Léonide...? Et pourquoi me choisir pour la satisfaire?

— Un bien gros mot pour une bien petite chose, dit Léonide impassible; avec nos communes relations de parenté, d'amitié, cette invitation n'est que naturelle; mais votre présence chez moi, à pareille époque, me paraît convenable. J'y compte.

— Vous y comptez... Je ne refuse certes pas une faveur comme l'hospitalité précieuse de Brix... mais admettre... mais appeler... cela me surprend au delà de toute expression.

— Faites-moi grâce de vos ébahissements sans motifs, et arrangez-vous pour prendre jour avec mon nouvel invité.

— Mais, je le connais à peine, ce neveu de votre parrain!... reprit le commandant en arpentant le salon fiévreusement; je n'ai aucun pré-

texte, pour aller lui annoncer l'honneur que vous voulez bien lui faire.

— Eh bien ! je vais vous aider. Voyez-le ce soir aux Italiens, il y sera sûrement. Dites-lui, de ma part, tout en causant musique, qu'on en fait beaucoup chez moi, à la campagne, où je retourne demain, et que je l'invite à y venir quelque jour, en votre compagnie, entendre de nouveau la *Prière de Moïse* par des artistes du cru qui ne sont point sans talent. »

Ce disant, Léonide se leva d'un petit air cassant et décidé que monsieur de Rollezan connaissait trop, car il voulait dire : « Ne répliquez pas... agissez... et laissez-moi. »

Et comme le commandant, depuis le veuvage de sa jolie cousine, n'avait jamais su désobéir au moindre de ses regards, il chercha son chapeau, baisa la main blanche au départ comme à l'arrivée et se retira sans oser protester.

Le soir-même, au foyer des Italiens, deux hommes se croisèrent et s'abordèrent avec un égal empressement. L'un était monsieur de Rollezan, furieux de la consigne reçue, quoique décidé à la fidèlement remplir ; l'autre était Eugène, fort désireux d'obtenir des nouvelles de madame de Brix.

« Ma foi, commandant, dit ce dernier avec son franc sourire, j'étais surpris de ne pas vous voir dans la salle, qui est assez belle, ce soir.

— Je suis un peu en retard, monsieur, contre mon habitude.

— Quand la Frezzolini chante, tout retard est une faute.

— Le fait est, monsieur, que cette cantatrice m'empoigne et me retourne l'âme.

— Une voix fatiguée, mais encore d'incomparables accents !

— A propos de voix et de chants — ici le commandant eut une formidable quinte de toux — madame de Brix m'a affirmé que vous étiez un amateur distingué... un dilettante...

— Madame de Brix est d'une indulgence dont je suis confus. Je sens profondément la musique, voilà mon seul mérite.

— On en fait beaucoup chez elle... beaucoup, à la campagne, comme à Paris. »

Le commandant respira bruyamment. Le moment était venu de remplir sa mission. Alors, comme il avait pris, jadis, en Afrique, une redoute fortifiée en se lançant au galop contre elle, il lança en pleine poitrine à l'ingénieur absourdi l'invitation de Léonide.

« J'aurai l'honneur de vous conduire à Brix, où je vais passer une partie de septembre chez ma cousine... conclut-il brusquement, pendant qu'Eugène se confondait en exclamations.

— Comment?... moi?... Madame de Brix a daigné penser...

— D'aujourd'hui en huit, monsieur, cela vous irait-il ?

— Mon jour est le vôtre, commandant, je suis mille fois trop honoré et je ne sais...

— Alors, convenu pour la huitaine. Mais voici qu'on commence le second acte de *Lucia*... permettez-moi d'aller entendre la Frezzolini. »

Ils se saluèrent sans se donner la main. Le commandant gagna son fauteuil d'orchestre en s'essuyant le front comme après une marche forcée ; Eugène demeura pétrifié de bonheur.

Une invitation à la campagne !... c'est-à-dire le privilège des anciennes amitiés accordé le lendemain de cette nuit de Versailles, aux multiples enchantements, où il avait été entraîné à laisser entendre un peu plus qu'il ne comprenait lui-même dans le trouble de ses sentiments.

C'était beaucoup de joie et d'espérance, c'était la porte entrevue de son septième ciel. De la porte au sanctuaire, il y avait cependant encore des étapes à parcourir.

Quand il porta, dès que l'heure le permit, sa carte chez Léonide, on lui apprit qu'elle venait de repartir avec Aristide et sa femme de chambre pour sa résidence de province.

Aussi bien, les fêtes royales étaient terminées et toute la société élégante, que les réceptions officielles avaient attirée, retournait dans ses terres avec la hâte qu'il est naturel d'y porter en cette saison.

Une première série d'invités suivit Léonide à Brix ; c'étaient les relations parisiennes dont la présence revenait annuellement. Amis personnels et non point amis de feu monsieur de Brix, lesquels se scandalisaient fort d'être négligés par sa veuve. Ce mari très-effacé, peu regretté, mort prématurément, lui avait légué quelques obligations dont elle avait secoué le plus grand nombre, avec la désinvolture de sentiment qui lui était propre.

C'est ainsi que le plus proche parent du mort, monsieur de Beauplan, tuteur de la jeune Marie, n'avait plus avec elle que des rapports très-éloignés, et que monsieur de Rollezan lui-même n'avait dû qu'à sa souplesse adulatrice de rester en grâce auprès de l'impérieuse jeune femme. Madame de Semongin n'était plus de ce monde pour constater l'indépendance de cœur de son amie Léonide.

Elle avait fait, de ce côté du moins, le vide autour d'elle, éloignant tous les souvenirs tangibles d'une union qui, les premiers moments d'éblouissement passés, n'offrit pas à son ambition grandissante toutes les satisfactions désirées.

En dehors du tourbillon du monde, elle s'était royalement ennuyée à son foyer, où l'amour du devoir ne la retenait pas. Son mari sérieux et soucieux ne lui plaisait guère. L'enfant malade, quoique mieux portante, lui semblait une charge. Enfin, découverte pénible entre toutes, la fortune dont elle jouissait largement, sans compter, était la propriété de Marie de Brix ; son père, qui en

jouissait, comme usufruitier, fut contraint de le lui rappeler, à la suite de dépenses inconsidérées.

Tous ses griefs s'augmentèrent de l'infériorité pécuniaire du petit Aristide à l'égard de sa sœur, infériorité désagréable dans le présent, mais lamentable dans l'avenir, quand viendrait l'époque néfaste où les vingt et un ans de la jeune fille réclameraient la fortune maternelle.

Cette existence, brillante au dehors, avait donc eu ses épines, et, quand la belle veuve se livrait au plaisir avec tant de savante coquetterie, pendant les fêtes royales, peut-être était-ce moins pour se faire remarquer que pour s'étourdir sur les désillusions du sort qu'elle avait choisi.

X

Au château de Brix, vivait retirée, oubliée, une douce créature faite pour inspirer la pitié et pour se répandre en tendresses.

Ursule Poncelet, l'aveugle de naissance, que le mariage de Léonide avait brusquement transplantée de sa solitude des bords de la Marne dans une existence toute remplie d'activité, s'était pliée à ses nouvelles obligations avec une condescendance souriante.

Si le caprice de sa sœur la conduisait à Paris, elle acceptait, sans en jouir, le mouvement parisien. Si quelqu'autre fantaisie la reléguait à la campagne, elle s'y trouvait heureuse pourvu que l'affection ne lui fit pas défaut.

C'était là le point sensible. Madame de Brix négligeait volontiers toutes choses, hors le plaisir. Ce qui, d'abord, fut un devoir, puis une habitude, lui devint une gêne. S'occuper d'une infirme ne rentrait évidemment pas dans la vocation d'une femme à la mode.

Tant que vécut monsieur de Brix, Ursule se sentit entourée d'égards. Cet homme froid, reculait dans un cœur timide une parfaite bonté. Le malheur de l'aveugle le touchait profondément. Pour l'adoucir, il eût fait violence à sa nature concentrée. Dans ce ménage mal assorti, ce fut le mari qui prit à sa charge le soin de l'infirme.

Les illusions de monsieur de Brix n'avaient pas été de bien longue durée. Mais la taie ne tomba de ses yeux qu'en fragments impalpables ; il en portait encore des lambeaux résistants quand la mort le prit brutalement, en vingt-quatre heures à la suite d'une chute de cheval.

Peu de mois lui suffisaient pour reconnaître que Léonide avait plutôt épousé sa position que lui-même ; mais il préférait s'accuser de manquer d'attraits que d'accuser sa femme de manquer de cœur.

Il mourut en paix, attristé peut-être, point effrayé, croyant laisser sa fille Marie et le petit Aristide en des mains mondaines, mais en des mains dévouées aussi.

Ce fut Ursule qui le pleura le plus sincèrement,

le plus longuement, avec le souvenir attendri du bienfait reçu. Il lui avait témoigné patience et sympathie ; lui disparu, qui s'occuperait de l'aveugle ?

Marie pouvait la consoler, par son enfantine présence ; Marie lui fut retirée. Vraiment, elle ne put se rendre compte du motif de cette séparation. Il n'y avait entre elle et la fillette qu'un échange de doux propos, de caresses naïves, et d'abord, sous prétexte d'éducation, puis bientôt de santé, l'une fut confiée à une gouvernante dans une des ailes du château qui devint sa résidence, l'autre demeura seule dans l'éternelle obscurité où s'écoulaient ses jours.

La saison des réceptions annuelles apportait à mademoiselle Poncelet un peu de distraction. Léonide s'en servait comme de chaperon lorsqu'il lui paraissait agréable d'étendre le cercle de ses invités, chaperon peu gênant, peu exigeant, pris, laissé, entouré, abandonné suivant les circonstances, et que les visiteurs enveloppaient de cette politesse banale qui devient, quand l'exemple ne tombe pas d'en haut, le partage des infirmités sans remède.

On la trouvait toujours, en cette saison, assise sur la terrasse, ou dans le grand salon de Brix, avenante quand on venait à elle, résignée quand la troupe joyeuse s'envolait dans le parc, reconnaissante d'une attention, pardonnant un oubli, ne se plaignant jamais.

Dans ce grand parc, peigné, pomponné, planté à la mode anglaise, elle n'avait pu apprendre à se diriger sans guide. Souvent les guides lui manquaient. Les immenses corbeilles, luxueusement garnies de plantes rares, ne lui causaient pas l'innocente joie des modestes fleurs de Nogent. Elle ne les connaissait pas, ne les aimait pas, n'en pouvait suivre ni le développement ni les transformations. Les fleurs de Brix étaient pour l'aveugle des gammes suaves de parfums. Les fleurs de Nogent avaient été des amies.

Lorsqu'Ursule apprit de Léonide la rencontre de monsieur Montrel, leur réunion, sa prochaine arrivée au château, la pauvre fille eut une sincère joie. C'était le vivant souvenir d'un passé bien humble et toujours regretté, ce jeune homme inconnu dont le nom remplissait autrefois, pendant plusieurs jours, l'existence vide des orphelines.

Eugène Montrel descendit un soir de la calèche que madame de Brix envoyait à la gare chercher ses visiteurs. Il était accompagné du commandant de Rollezan, et, si le visage du premier exultait, celui du second exprimait tout le dépit d'un rôle joué à contre-cœur.

À la façon dont l'ingénieur s'inclina sur la main de Léonide, qu'un hasard heureux amenait sur le perron tout à point pour lui souhaiter la bienvenue, le commandant n'eut plus de doute sur le titre de prétendant que cet intrus allait prendre.

Et le bon accueil de Léonide, dont la grâce

expressive se tempérait par une réserve coquette, acheva de lui révéler que ce prétendant serait plus redoutable que tous ceux qui l'avaient précédé.

Le pauvre commandant en blémit. Ses cheveux grisonnants, cachant mal une tardive dose de folie, se dressaient d'effarement à l'aspect du bonheur jeune, de la réciprocité toute naturelle qui semblaient narguer ses secrètes visées à la main de sa cousine.

Froissé dans cette affection vraie, qui n'avait d'autre tort que de venir hors de saison, le vieil officier ne put maîtriser une première impression de colère qui l'amena raide, gourmé, les sourcils férocelement rapprochés, auprès de sa cousine, sur la terrasse, tandis qu'Eugène, présenté sur l'heure à mademoiselle Poncelet, lui parlait déjà de l'oncle Piélard.

« Ma cousine, dit le commandant d'une voix grosse d'orages prêts à fondre, j'ai le regret de vous apprendre que, ma mission remplie, je retourne à Paris par le train de nuit.

— Ah, bah !... fit-elle en s'arrêtant net comme frappée d'un étonnement profond.

— J'ai du moins, reprit-il, la satisfaction de ne pas vous laisser dans l'isolement, puisque la société qui peut vous être le plus agréable, je ne le prévois que trop, vient enfin, et par mes soins, de vous être offerte. »

Elle sourit, d'un fin sourire dont elle avait le secret, qui montrait à demi ses petites dents aiguës.

« Je ne veux pas rester à la campagne, avec monsieur Montrel, sans vous, mon cher commandant. Il vous faut demeurer, au contraire, pour m'aider à le distraire un brin.

— Oh !... je suis sans inquiétude à cet égard : ce jeune homme ne manquera point ici des distractions qu'il ambitionne. Votre présence seule, Léonide... et, d'ailleurs, mademoiselle Ursule...

— Ah ! ah ! ah !... fit-elle en éclatant tout à fait d'un rire cristallin que le commandant trouvait particulièrement agréable, ah !... si je compte sur ma pauvre Ursule !... vous avez ce soir des idées sublimes, cher ami !

— Je ne la cite pas comme source de gaieté, la chère demoiselle !... mais comme Mentor... Vous voulez m'en donner le rôle, ma cousine, etc... ma foi !... franchement, je le trouve trop lourd ! »

Elle joignit les mains d'un air de complet ébahissement :

« Eh ! mon Dieu ! dit-elle, lequel voudriez-vous donc jouer ici ! mon pauvre vieil ami ? »

Tout interdit, il balbutia je ne sais quelle phrase incompréhensible ; il entendait ricaner autour de ses cheveux blanchissants, les nombreuses années écoulées qui semblaient saluer sa déconvenue d'une pitié ironique.

Comme pour adoucir cette cruelle parole, Léonide plongeait dans ses yeux troublés le regard

bleu, limpide et profond, tout chargé d'amical reproche, dont le charme soulevait et calmait tour à tour les tempêtes.

« Vous allez être amiable et bon pour monsieur Montrel, mon cher cousin, reprit la gracieuse femme. Je compte sur votre cœur, [plus encore que sur votre esprit, pour m'aider à varier la monotonie de la vie champêtre pendant la visite de ce jeune homme, auquel le souvenir de mon cher parrain donne droit à tous mes égards.

— Est-ce seulement le souvenir de votre « cher parrain » Léonide ? demanda-t-il, non encore apaisé. »

Elle lui prit le bras, s'y appuya doucement et murmura du bout des lèvres :

« Ah ! le vilain curieux ! qu'on aime toujours malgré ses révoltes et sa tyrannie ! »

Naïvement enorgueilli, l'excellent homme pressa contre son vieux cœur dévoué le bras mignon qu'il soutenait, promit d'être aimable au dîner, et le fut comme il l'avait promis.

Dès ce premier jour, Eugène devint l'intime ami d'Aristide de Brix, un petit garçon rouge, grimaçant, criard, égoïste et déplorablement élevé. « Mon bébé adoré ! » disait toujours Léonide en parlant de lui.

Dans le grand salon, où l'on se réunit pour fuir une averse inattendue, monsieur Montrel remarqua tout d'abord le portrait en pied de monsieur de Brix, très-ressemblant avec sa laideur positive, sa calvitie, la nuance décolorée de ses cheveux blonds, ses lèvres épaisses, ses yeux mornes.

Eugène chercha des yeux le petit Aristide dont la figure rappelait d'une façon frappante ce triste portrait, et, dans sa mémoire, s'éclaira, pour la dix-millième fois, le rayonnant portrait de Péronne, l'étoile de sa vie !

« Monsieur, dit l'enfant, qui avait suivi la direction de son regard, n'est-ce pas que c'est pas vrai que je ressemble à papa ? »

— A votre âge, mon petit ami, on doit ressembler aux anges, répondit Eugène assez embarrassé de l'apostrophe.

— Là... je savais bien, moi. D'abord personne ne ressemble à papa, pas même ma sœur...

— Votre sœur ? répéta le jeune homme surpris.

— Oui, Marie, ma sœur aînée. Je ne l'aime pas. Je ne la vois jamais. Elle est très-méchante. »

Abasourdi, l'ingénieur demanda machinalement.

« Où donc est-elle ? »

— Au château. Oh ! vous ne la verrez pas. Personne ne la voit. Personne. »

Eugène avait si vaguement entendu parler de la fille de monsieur de Brix qu'il en avait oublié l'existence. Son nom n'était jamais tombé des lèvres de Léonide. Il se demanda si c'était un caprice d'enfant ou une réalité que cette assertion.

Léonide entraînait en ce moment. Son fils courut à elle en disant d'un ton fâché :

« Maman, ce monsieur ne veut pas croire que ma sœur soit méchante. Dis lui donc que c'est vrai, que je ne suis pas un menteur. »

Une nuance de contrariété glissa sur le front de la jeune femme, dont la main se crispa légèrement dans les mèches mal frisées de l'enfant.

Peut-être trouvait-elle bien prématurée cette grosse question qui se dressait devant Eugène dès ses premiers pas dans la maison.

L'enfant fit la grimace, secoua ses cheveux et répéta sa phrase avec l'entêtement majeur dont il était doué.

« Tu ne mens certainement pas, dit enfin madame de Brix en dissimulant mal son malaise ; mais tu sais que je t'ai défendu de t'occuper en rien de ta pauvre sœur. Va jouer, bébé adoré ! »

Sentant alors la nécessité d'une explication envers ce commensal nouveau, elle s'assit en continuant d'un ton posé qui voulait être attentif.

« Vous savez sans doute, monsieur, par mon cher parrain, que monsieur de Brix était père d'une petite fille, lors de notre mariage. Une jolie enfant, que j'aimais !... Malheureusement, la première femme de monsieur de Brix, morte dans un accès de fièvre chaude, a transmis à sa fille, avec son sang, avec son lait, une sorte de bizarrerie inconcevable, de sauvagerie invincible, de maladie mentale en un mot, qui lui rend impossible la vie commune et nous contraint à la tenir éloignée de nous.

— Combien cette nécessité doit être pénible à votre cœur, madame ! dit Eugène troublé de cette révélation douloureuse.

— Éloignée !... non, je n'ai pas eu le courage de l'éloigner. Elle est au château, sous mes yeux ; mais j'ai le regret de ne la pouvoir présenter à mes amis... de ne pouvoir même en parler sans un cruel chagrin. »

Monsieur Montrel vit ou crut voir une larme dans les beaux yeux de la jeune femme, et, tout confus d'avoir été la cause indirecte de cet accès de sensibilité :

« N'en parlez donc jamais ! s'écria-t-il, et consolez-vous en aimant doublement votre cher Aristide.

— C'est un ange que mon bébé adoré ! » soupirait-elle en se dirigeant vers le parc que la pluie d'orage, déjà terminée, rendait plus frais et plus vert.

Où donc, le pauvre Eugène, si loyal, eût-il pris le doute qui flétrit, la méfiance qui corrompt ? Il croyait en Léonide femme du monde, mère, libre, heureuse, comme il avait cru en Léonide orpheline, devinée toute jeune dans l'isolement et la tristesse.

Il s'abandonnait donc à son rêve retrouvé, plus doux qu'il ne fut jamais, n'y voyant qu'une ombre dont sa conscience chevaleresque se troublait. En

aimant, en épousant Léonide, n'était-ce pas se consacrer à un bonheur déjà complet, au lieu de se dévouer à une existence brisée comme il en avait longuement caressé le désir ?

En découvrant une épine dans la vie brillante de madame de Brix, en la personne mystérieuse de cette belle fille malade, ses scrupules se calmèrent subitement.

« Nous serons deux à aimer, à soigner, à guérir cette infortunée, se dit-il avec joie. »

Ce séjour de Brix lui apportait mille douceurs. Tous les coquets bavardages du monde ne valent pas une heure de rêverie sous les feuillées ombreuses où l'on n'entend que le susurrement des insectes dans l'herbe et le bruit furtif des ailes de petits oiseaux.

Le soir, quand le parc s'endormait à la clarté blanche de la lune d'automne, Léonide, baignée dans cette pâle lueur, lui semblait mille fois plus touchante que lorsque les feux étincelants d'une fête faisaient miroiter l'éclat de son regard et l'or de ses cheveux.

Il prenait alors pour confident le ciel diamanté d'étoiles, l'herbe molle et le grand silence.

Le matin, quand tout dormait encore au château, Eugène était dans le parc, baignant son front de poésie et ses pieds de rosée, et si heureux !...

Ursule Poncet, dont la destinée se bornait à servir le bonheur d'autrui, reçut bientôt aussi les confidences d'abord faites aux arbres du parc. Dans cette âme simple, où la jalousie n'avait jamais glissé de poison, il n'y avait place que pour aimer chrétiennement, chaudement, ceux qui venaient à elle avec quelque abandon.

Plus âgée qu'Eugène, disposée à lui donner les marques d'une sympathie maternelle, elle accepta de sonder sa sœur, le fit avec zèle et se chargea de faire attendre avec patience au jeune homme une réponse que la coquette veuve ne se pressait point de donner.

Eugène ne se plaignait point. Il prolongait volontiers ces heures d'attente et d'espérance que l'avenir, avec ses joies nouvelles, ne lui rendrait plus. Les affections pures ont cela de franchement bon et enviable qu'elles soutiennent longtemps ceux qui les savourent au-dessus des vulgarités de notre monde réaliste.

XI

Un matin que monsieur Montrel commençait sa promenade avec le lever du soleil, il ne fut pas médiocrement surpris d'apercevoir dans l'allée où il s'engageait deux femmes inconnues qui marchaient avec lenteur.

L'une était une dame d'une cinquantaine d'années, aux traits accentués, dont l'embonpoint majestueux formait un opulent contraste avec la diaphane maigreur de sa compagne.

Celle-ci, très-jeune — seize ans peut-être — s'avancait avec fatigue, malgré le bras qui la soutenait, traînant ses pieds d'enfant avec des mouvements de colombe blessée qui laisse tomber ses ailes.

Un capuchon de laine blanche la préservait de l'air matinal. On ne voyait de son visage que des lèvres minces et des yeux noirs, tristes, agrandis par une sorte de fièvre intérieure.

Ces yeux immenses se fixèrent sur le promeneur, pleins d'une curiosité naïve. Les paupières battirent et s'abaissèrent brusquement.

« C'est Marie de Brix !... C'est la pauvre enfant folle ! » pensa l'ingénieur avec une pitié attendrie.

Et, passant près d'elle, il la salua profondément, avec le double respect qu'inspirent la jeunesse et le malheur.

La jeune fille en recevant ce salut s'arrêta, comme frappée d'une surprise inouïe. Ses lèvres pâles s'ouvrirent, on y vit le sang monter impétueusement ; puis un sourire découragé remplaça sans transition ce rapide réveil.

La dame majestueuse la rappela à elle-même d'un air irrité et l'entraîna, doublant le pas, non sans jeter un regard mécontent au promeneur qui put longtemps entendre, dans le silence matinal, sa voix grondeuse réprimander l'enfant.

Cette sévérité peu explicable pour le jeune homme lui fit éprouver une impression pénible. Le cœur serré, il contemplait s'éloigner les deux femmes, dont l'une était la souffrance, et l'autre, moins la protection que la correction.

« Pourquoi dissimuler ainsi cette existence brisée ? pensait-il ; pourquoi réprimander cette jolie créature inconsciente pour un sourire à un étranger ? Cette enfant aux yeux veloutés est donc irrémédiablement intraitable ?... Sa physiologie peindrait bien plutôt la résignation que la révolte... Pauvre petite !... mais surtout pauvre Léonide !... Quelle croix maternelle le ciel lui impose ! »

Eugène ne parla pas au château de la rencontre qu'il avait faite, afin de ne pas attrister madame de Brix. Mais il hasarda quelques mots sur ce sujet émouvant à sa prudente amie Ursule, pour laquelle il ressentait à la fois confiance et respect.

Mademoiselle Poncelet devint pâle en l'écoutant.

« Monsieur, dit-elle d'une voix troublée, vous touchez à une plaie saignante, la plus saignante peut-être de ma pauvre inutile existence. Que vous dirai-je de Marie ?... Je ne sais rien, je ne puis rien, je ne puis rien deviner. Croire qu'on pourrait faire quelque bien, ne fût-ce que par la patience, et se sentir aussi incapable matériellement que dévorée de désirs !... Voilà un supplice que je connais seulement depuis quelques années !... »

C'est la chère innocente Marie, qui me l'impose !

— Vous l'aimez, mademoiselle ?

— Si je l'aime ? Elle était l'oiseau chantant de ma cage toujours noire. Les caresses de ses petites mains sont les meilleures que j'aie connues. Nous causions ensemble de tout ce qu'elle était trop jeune pour apprécier encore et que, moi, je ne verrai jamais. Elle me comprenait.

— Et maintenant ?

— Oh ! maintenant, je ne sais quel orage a soufflé sur cette intelligence, et surtout... surtout, me dit-on, sur ce caractère. La plus aimable des enfants est devenue avec les années, paraît-il, la plus insociable des jeunes filles.

— Quel malheur affreux !... Vous ne la voyez pas ?

— On me le refuse.

— Et le désire-t-elle ?

— Je l'ignore en ce moment. Voici bien des jours que je ne l'ai interrogée.

— Quoi !... madame de Brix ne vous donne pas la consolation de savoir tout ce qui touche cette chère créature ?

— Ma sœur redoute tout ce qui peut ébranler ma sensibilité.

— Elle est si bonne ! » conclut M. Montrel, avec un enthousiasme dont, à son extrême surprise, un soupir contraint de l'aveugle fut le seul écho.

Dans la soirée, comme Aristide venait embrasser sa mère avant d'aller dormir, le commandant, dont il était le voisin de chambre, lui recommanda gaiement d'être un peu moins bruyant que la nuit précédente, où les éclats de sa discussion avec sa gouvernante l'avaient plusieurs fois réveillé.

« Tiens ! dit l'aimable personnage en regardant en face le vieux militaire, vous vous plaignez de ça, vous ?... Ce n'est pourtant pas grand'chose. Pourquoi ne vous plaignez-vous pas de Marie, quand elle pleure toute la nuit ? »

— Quelle idée !... d'ailleurs, on n'entend jamais Marie.

— Parce que vous ne voulez pas l'entendre, son appartement est en face du vôtre.

— De l'autre côté de la cour.

— Oh ! quand madame Heurtebot la gronde, cela perce les murs, allez !

— Tais-toi, méchant petit homme ! dit le commandant avec indulgence, Marie est malade.

— Marie est folle !... et puisqu'elle pleure toujours, maman va la faire enfermer. Elle nous gêne.

— Il faut aller dormir, bébé adoré ! interrompit Léonide avec une irritation visible. Vos bavardages nous fatiguent...

— Moi ! dit l'enfant gâté, je ne fatigue jamais personne.

— Et votre bonne vous attend.

— Ma bonne !... je lui fais peur, moi... et je la bats si elle me contrarie... tandis que Marie est

battue parce qu'elle a peur de madame Heurtebot.

— Oh ! le maudit enfant ! s'écria Léonide, dont le rire de cristal eut une intonation fausse ; il a juré, messieurs, de vous montrer ce soir, combien ma faiblesse autorise ses petits défauts. »

Et, le prenant dans ses bras, malgré les cris d'Aristide, elle l'emporta hors du salon.

« Madame de Brix est cruellement éprouvée dans la personne de sa belle-fille, dit Eugène en se rapprochant, tout rêveur, de M. de Rollezan. »

Celui-ci le regarda sans répondre. Cette épreuve datait déjà de pas mal d'années et ne paraissait pas avoir altéré la belle humeur de la jeune veuve.

« Voir l'intelligence d'une enfant chérie s'étioler et se détruire, reprit Eugène, c'est une douleur incessante dont je ne saurais trop admirer, chez madame de Brix, la résignation méritoire.

— Oui, répondit enfin le commandant avec une certaine indifférence. C'est fort triste pour ma cousine, que j'approuve fort, du reste, d'avoir pris le parti de la séparation sous le même toit. Il paraît qu'elle n'est pas très-intéressante cette petite personne-là ; quineuse et fantasque en diable !... le mouvement incarné... l'agitation sans trêve. On la mâtéra. »

Ce disant, le commandant ouvrit la porte-fenêtre et s'en fut allumer son cigare sur la terrasse, comme pour rompre l'entretien.

« On la mâtéra ! se répéta M. Montrel tristement, ne l'est-elle point assez déjà ? »

Car il revoyait en pensée la silhouette alanguie de la malade, marchant à pas trainants sur le sable des allées. Il la revit véritablement, de fait, et chaque jour, pendant la semaine suivante, dans le parc à l'heure où le brouillard s'envolait sous les premières piqures du soleil.

Ces rencontres n'apportaient autre chose qu'une inclination respectueuse de l'ingénieur, un sourire de mademoiselle de Brix. Quel sourire !... Quelque chose de pensif et d'effrayé, de fier et de suppliant, la désolation du cœur dans le trouble de l'intelligence.

Il en fut frappé comme d'une contradiction flagrante avec l'invincible sauvagerie dont on disait atteinte la malade. Quel dommage que son caractère ne permit pas, au milieu des traitements suivis pour la guérir, d'entreprendre le plus doux et le meilleur : la vie de famille.

Le charme puissant de cette villégiature fut brusquement rompu par une dépêche de deuil. L'oncle Piélard venait de s'éteindre sans souffrances, sans désirs, comme une cire consumée.

Monsieur Montrel dont on connaît les sentiments pieux pour son dernier parent, ressentit un chagrin très-profond auquel Léonide eut le bon goût de s'associer de la façon la plus naturelle.

Le vieillard, qui avait été un lien entre eux, le resserrait encore par sa mort.

Le notaire de la succession rappelait Eugène pour les funérailles et l'ouverture du testament.

— Vous héritez, monsieur ? lui dit le commandant d'un air rogue.

— Je n'en sais rien, répondit Eugène très-simplement. Cher oncle ! Que n'a-t-il vécu quelques jours de plus pour assister à mon bonheur ! »

Cette assertion hardie, murmurée sur la main de la jeune veuve, dont il prenait congé, ne reçut aucun démenti.

« Revenez-nous vite, monsieur ! » fut le dernier mot de Léonide, qui savait bien, par ce gracieux rappel, lui mettre un coin du ciel dans le cœur.

Le soir même, il regagnait Paris, laissant ses meilleures espérances sous les beaux ombrages de Brix.

Léonide le vit partir avec une émotion, qui, pour n'être pas celle de l'amour, — son cœur sec en était incapable — ne manquait ni de sincérité ni d'angoisse. Monsieur Montrel allait-il trouver la fortune?... Les racontars qui l'avaient ébloui se changeraient-ils en réalités sonnantes ? Ce vieillard à l'intelligence obscurcie n'aurait-il pas dénaturé ses dernières volontés sous le coup de quelque caprice, de quelque mercenaire influence ? Les deux millions entrevus ne seraient-ils point changés par l'inxorable pierre de touche de la succession en quelques modestes centaines de mille francs ?

C'était à donner le vertige. Léonide trouvait à la fortune un prestige suprême. Un second mariage ne lui paraissait désirable qu'au point de vue de la spéculation. Ce second mariage pouvait réparer la choquante inégalité qui régnait entre le patrimoine futur d'Aristide et celui de sa sœur Marie. Par une sorte de jalousie maternelle injuste et vicieuse, elle avait toujours souffert de cette répartition inégale. Les millions de l'oncle de Péronne devaient rétablir, et au delà, l'équilibre compromis, et la grande existence, dont monsieur de Brix ne lui avait donné qu'une ombre insuffisante, s'ouvrirait enfin devant son insatiable ambition.

On n'eut pas de nouvelles d'Eugène pendant la semaine qui suivit son départ. Les douloureux apprêts des obsèques, les tristesses de ces jours de deuil l'absorbèrent d'autant mieux que, plein de confiance, il ne pouvait soupçonner les inquiétudes dont Léonide était dévorée.

Le commandant, charmé de ce silence, en arrivait à espérer que le vieillard affaibli s'était laissé circonvenir par quelque serviteur au point de laisser glisser en ces mains salariées l'héritage promis à son neveu. Sa secrète satisfaction s'accroissait donc par chaque douze heures écoulées ; son amabilité pour sa cousine augmentait en raison des angoisses de celle-ci.

Ursule secouait doucement la tête en murmurant :

« Si ce charmant garçon n'héritait pas, en

serait-il moins digne de toute estime, de toute sympathie ?

— Non certes, ma chère demoiselle, répondait prestement le commandant ; seulement, il resterait un garçon pauvre, ce qui est, à notre époque, une piètre recommandation. »

Le samedi, pendant qu'on servait le café sur la terrasse, Aristide fit une exclamation formidable, renversa la table dans son élan et s'élança vers le parc.

Tous regardèrent et virent apparaître monsieur Montrel, poudreux, essoufflé, qui arrivait à pied de la gare, non par la grande route, mais par la brèche du parc, ce qui raccourcissait énormément le chemin, au grand préjudice de ses habits de voyage.

Monsieur de Rollezan se mordit rudement la moustache, en faisant, pour la forme, un geste de bienvenue.

« Que Dieu nous le ramène heureux autant qu'il était désiré ! » dit Mademoiselle Poncelet en tâtonnant vers lui, les bras étendus, toute souriante.

Léonide, qui savait jouer une partie sérieuse, se sentait blémir d'impatience en tendant sa main nerveuse au nouvel arrivant.

« Pardonnez-moi mon équipée, Madame, dit-il avec une effusion qui lui valut un sourire d'or ; j'ai pénétré chez vous comme un voleur : j'avais tant de hâte de vous retrouver ! »

Aristide, qui s'accrochait à ses jambes en l'acablant de tendresses, couvrit par son tapage la réponse de madame de Brix.

On l'entourait. Avait-il dîné ? Voulait-il un bouillon ?... du café ? Il y en avait là une tasse brûlante. Mais Eugène ne voulait autre chose que savourer en paix le plaisir du retour.

Léonide mit l'entretien sur le « cher parrain » dont le nom ne pourrait revenir dans la conversation sans amener l'émotion dans sa voix. C'était un rôle de plus à joindre à son répertoire : l'excellente comédienne s'enrichissait volontiers.

Le récit de cette mort obscure, de ces funérailles solennelles, de l'aspect désolé de la maison de Péronne où ne demeuraient plus qu'une vieille servante et un chien goutteux, emplît une partie de la soirée.

Une question brûlait toutes les lèvres, que personne n'osait formuler.

« A propos, dit tout à coup l'enfant terrible, en sautant sur les genoux de l'ingénieur, êtes-vous l'héritier de l'héritage ? »

Tout le monde tressaillit, même Ursule.

— Oui, cher enfant, répondit le jeune homme en embrassant le « bébé adoré » que sa mère trouva cent fois plus adorable encore.

— Mes compliments, monsieur !... mes sincères compliments ! dit monsieur de Rollezan qui devint vert.

L'aveugle chercha la main du jeune homme.

— Dans des mains comme les vôtres, mon-

sieur Montrel, dit-elle avec conviction, la fortune est réellement un bienfait. »

Léonide n'avait rien dit, mais ses lèvres tremblantes, ses grands yeux rayonnants furent si pleins d'éloquence que monsieur Montrel dut faire un appel impérieux à sa volonté pour ne pas crier à la jolie veuve : « Ces millions... daignerez-vous les accepter ? »

Alors vinrent les questions multipliées et les explications catégoriques. Eugène héritait de deux maisons à Paris, une propriété en Normandie, une ferme dans les Flandres, de valeurs sérieuses, solidement placées sur l'État.

Les millions entrevus se trouvaient de beaucoup dépassés par la découverte successive de numéraire, de billets et de reconnaissances disséminés dans chaque recoin de la maison mortuaire.

Monsieur de Rollezan suivait sur le visage radieux de sa cousine l'effet de cette vertigineuse énumération, en sentant s'écrouler son dernier espoir. Elle allait épouser cet homme enrichi que le sort moqueur plaçait sur sa route, tandis que lui-même, depuis plusieurs années, l'ami, le conseil, le Sigisbée, l'indispensable, il n'avait qu'à rentrer dans l'ombre.

Une colère folle gronda dans son cœur froissé. A qui s'en prendre ?... N'avait-il pas eu la faiblesse, à l'âge de la raison, de river ce cœur imprudent à sa dangereuse cousine, dont l'ambition malsaine avait souvent effrayé son expérience ?... Non, il ne pouvait se plaindre. Après la colère vint le regret ; puis la tristesse ; puis une grosse larme, accompagnant sa suprême illusion, faillit rouler sur sa moustache de grognard. Heureusement, personne ne la vit.

L'ombre avait peu à peu envahi le salon ; une senteur douce et tiède venait du dehors, pour solliciter les causeurs au charme d'une promenade nocturne.

Le commandant se leva, comme si tout eût été dit pour lui, et sortit silencieusement.

Aristide avait été remis à sa gouvernante L'aveugle, dans son éternelle nuit bercée par la cadence des voix murmurantes, s'était insensiblement assoupie. Léonide et monsieur Montrel se taisaient maintenant. On eût pu les voir parfois se sourire dans l'ombre.

C'était l'heure des explications décisives, l'heure qu'Eugène avait follement désirée et redoutée ; ne se doutant guère, — le naïf ! — que son nom plébien, qu'il regardait comme un écueil, si splendidement doré désormais, devenait plus enviable qu'un titre.

Le cœur battant, sans soupçonner que ses hésitations doubleraient l'impatience de Léonide, il lui fit enfin la plus poétique de toutes les demandes en mariage que jolie veuve ait jamais reçues.

Léonide écoutait, fière de son coup d'œil, ravie du hasard qui lui avait fait démêler un si pré-

cieux prétendant au milieu du tourbillon parisien. Elle se fit prier assez pour redoubler quelques instants les inquiétudes du pauvre garçon et donner enfin plus de prix à un acquiescement plein de grâce et de noblesse.

Après avoir dit ce « oui » que son cœur calculateur avait si souvent prononcé d'avance, elle retira sa main de celle de son fiancé et s'enfuit pour cacher un trouble qu'elle n'éprouvait pas.

Eugène se jeta dans le parc à corps perdu, enfila une allée sombre et alla donner tête baissée dans la poitrine du commandant, qui arpentait fiévreusement une allée de platanes.

L'un jura, l'autre éclata de rire, ce qui n'était séant d'aucun côté.

« Corbleu!... monsieur!... s'écria monsieur de Rollezan, quand on court comme un écerelé, on crie : « Gare ! »

— Mon cher commandant, répondit Eugène, quand on est heureux, on le dit à tout venant; aussi, vais-je vous raconter mon bonheur. »

Il prit, bon gré, mal gré, le bras du vieil officier furieux, lequel n'avait pas prévu le supplice des confidences, et l'entraîna dans l'obscurité, ne ménageant ni ses jambes ni ses oreilles.

Monsieur de Rollezan fut stoïque. Il eût préféré l'assaut d'une redoute, tandis qu'il se comparait à une place assiégée dont toutes les œuvres vives sont touchées par les obus ennemis.

Les deux hommes se séparaient, alors que la soirée était déjà assez avancée. Eugène n'éprouvait cependant pas le besoin du repos. Le contentement de son cœur communiquait à ses membres une activité soutenue qu'il employait en promenades aventureuses à travers la nuit.

Un instant, il s'arrêta, surpris. De la portion du château que n'habitaient ni les maîtres, ni les invités, venait un chant bizarre, une sorte de mélodie plaintive sur un rythme lent et doux.

La voix était grêle, au timbre pur. La chanteuse était jeune, on le devinait bien vite; mais l'on devinait aussi que la chanteuse devait souffrir.

Au milieu de sa joie intense, cette note douloureuse remua l'âme de monsieur Montrel. Qui donc se plaignait ainsi, dans la nuit silencieuse, si ce n'était la pauvre folle qui ne connaîtrait jamais les douceurs de la vie?... Elle en connaissait déjà les amertumes, car l'intime tristesse de ses yeux se retrouvait dans son chant.

« Je vais bientôt... bientôt... acquérir le droit de m'occuper d'elle, pensa monsieur Montrel en marchant vers la voix par un instinct impérieux. Je verrai ce que la science en a fait, ce qu'en peut

faire une influence nouvelle. Qui sait?... la folie n'est point incurable à seize ans!... Où la tendresse de Léonide pouvait échouer, mon autorité pourra réussir. Je tenterai, certes... je tenterai. »

Il approchait du château, préoccupé du bien qui pouvait découler de son intervention dans l'état de la malade, quand le chant qui le guidait s'éteignit brusquement dans un sanglot.

On entendit une voix grondeuse, puis le bruit d'une fenêtre qui se refermait avec violence, et plus rien.

Comme il allait rentrer au salon, dont l'ouverture illuminée se détachait sur la sombreur du parc, Léonide parut sur le seuil, l'air boudeur, comme une personne lasse d'un entretien trop prolongé.

Le commandant la suivait, la mine renfrognée, le verbe aigre, ne lâchant pas sa victime et lui faisant payer en reproches tous les services qu'elle en avait reçus.

« Soit, disait-il, je vous laisse, ma cousine, je mets à la retraite mon dévouement importun. Votre fierté, qui s'en est lassée, me paraît toutefois plus accommodante pour celui, tout battant neuf, que vous apporte monsieur Montrel... tout court!

— Monsieur Montrel tout court! répondit Léonide avec un rire clair qui résonna dans la nuit. Quelle particule vaudrait son douaire, mon cousin?

— Ainsi vous l'épousez?... après avoir repoussé un bon quart du nobiliaire français?

— Où donc avez-vous vu, commandant, qu'une femme d'esprit refuse jamais deux millions?

Monsieur de Rollezan s'inclina, abasourdi de la franchise de l'argument. La silhouette de Léonide disparut dans le salon.

Ce mot brutal, trop brutal pour être vrai, pensa monsieur Montrel, qu'on ne croyait pas si près, lui était parvenu dans sa netteté cruelle. Il en eut été douloureusement atteint, s'il avait pu y voir autre chose qu'une riposte à l'emporte-pièce d'une femme excoquée par des reproches importuns.

Avide!... il ne pouvait la croire avide!... Ce doute jeta, cette nuit-là, une poignée de cailloux parmi les diamants de ses songes. Il lui avait pardonné la passion des hommages, sans doute eût-il pardonné l'amour des richesses. Une seule chose n'eût pas trouvé grâce devant ses yeux épris : le manque de bonté. Mais Léonide était si bonne!

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(A suivre.)



A UN CAPTIF

Un papillon, dont l'aile étale
Des tons d'azur et de carmin,
Courtisait une digitale
Dans la haie, au bord du chemin.

Doucement j'allai vers la tige :

— « Comme il est brillant !... Je voudrais
» Cueillir cette fleur qui voltige,
» Pour voir ses beautés de plus près. »

Vous riez de ma tentative,

Pensant : — « L'insecte est bien léger !

» La nature, mère attentive,
» L'arma bien contre ce danger ! »

Mais à pas furtifs je me glisse,
Et saisis à point le moment
Où sa trompe dans le calice
Plongeait voluptueusement.

Soudain vers vous ma main se dresse

Et, d'un son de voix triomphant :

— » Douterez-vous de mon adresse ?
» Ai-je oublié mon jeu d'enfant ? »

Puis d'âme et de corps je m'isole ;

Je n'entends plus rien, je ne vois

Que cette pauvre bestiole,

Qui se tourmente entre mes doigts.

— » Frère et splendide créature ! »

Disais-je, lui parlant tout bas,

» Tu maudis ta mésaventure,

» Et sans espoir tu te débats.

» Le martyre approche, et cette aile

» Que Dieu te donna pour planer,

» Va, sous une épingle mortelle,

Comme une feuille se faner.

» Tu fais tes adieux à la vie.....

» Calme, calme ton vif émoi :

» Je t'aime, et t'admire, et t'envie :

» Tu n'as rien à craindre de moi.

» La fantaisie est mon idole ;

» Nous avons un sort tout pareil :

» Souffle un caprice, je m'envole,

» Comme toi, papillon vermeil.

» Ah ! sois libre... retourne vite

» Aux coupes où tu bois le miel,

» Et sous ce rayon qui t'invite

» Aux loisirs que t'a faits le ciel. »

EMILE GRIMAUD

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GELÉE A L'ORANGE

Pour douze petits pots, six oranges, dont on exprime bien le jus. On fait fondre trois feuilles de gélatine très-blanche dans un verre d'eau; on y ajoute le jus de la gélatine à un sirop corsé, fait avec 500 grammes de sucre, on ajoute un demi-jus de citron et un verre de Xérès.

**

VOLAILLE AUX TRUFFES

Mettre sur la volaille une grande bande de lard, au fond de la braisière une couenne de lard; placer la volaille dessus avec du jus ou du bon bouillon, un verre de vin blanc; deux heures et demie de cuisson à petit feu; mettre sur le cou-

vercle des cendres avec un peu de braise qu'on renouvelle une fois un peu avant de servir; ajoutez à votre volaille deux ou trois truffes; si la sauce est un peu courte, remettez un peu de vin blanc et de jus, et faites de nouveau bouillir; puis liez avec un peu de fécule, coupez vos truffes pour parer votre volaille et mettez ce qui en reste dans la sauce.

**

SAUCE AU VIN

Un verre de vin rouge, un morceau de canelle, sucrer à volonté, faire bouillir et, au moment de servir, ajouter une liaison de trois jaunes d'œuf.

REVUE MUSICALE

Faure au Théâtre-Français. — Les concerts de Paris. Compositions nouvelles.

Il est triste de constater que les hommes les plus remarquables de notre pauvre pays dégénéré, font passer l'amour-propre au-dessus de la vraie dignité. Il est triste de voir le grand chanteur Faure, si admiré, si fêté, si adoré du public parisien, faire les délices de Londres et de Vienne, et ne plus paraître à l'Opéra, le premier théâtre lyrique du monde.

Est-ce à une cantatrice capricieuse, est-ce à un directeur qui lui déplaît, que M. Faure sacrifie des milliers d'admirateurs qui ont fait son nom, sa fortune et sa gloire? Certes, en tous lieux les grands talents ont une grande place; mais où commence leur renommée, si ce n'est à Paris, sauf rare exception? Où M. Faure, doué par la nature d'une belle et puissante voix, a-t-il appris l'art du chant, si ce n'est au Conservatoire français? Comment ne se souvient-il pas de sa jeunesse inexpérimentée, de ses excellents professeurs, de ce qu'il doit enfin à notre école? Je comprends qu'un chanteur abandonne la scène, par lassitude physique, par besoin de calme et de repos. Mais quitter le théâtre de ses premiers exploits, oublier ses immenses succès,

et s'en aller charmer d'autres peuples, c'est inimaginable pour les natures sérieuses qui savent distinguer les faiblesses humaines et n'admettent pas chez les hommes hors ligne les petites choses que soufflent les mauvaises vanités. Enfin, à l'occasion de la retraite de Bressant, nous avons entendu Faure sur la scène de Molière. Jamais son style ne nous a paru plus magistral, jamais sa voix n'a été si souple, ni plus vibrante à la fois. Madame Carvalho était près de lui et tous deux ont fait monter la recette à trente deux mille francs. Fuyez, oiseau voyageur, fuyez vers les glaces du Nord, mais n'oubliez pas, monsieur Faure, que le soleil de la France, celui de Paris surtout, a fait éclore en vous un talent qui, sans lui, se fût peut-être évanoui dans l'ombre.

**

Au concert populaire, grande et belle séance à la fois vocale et instrumentale, dont la symphonie, avec chœurs, de Beethoven, a été le magnifique couronnement. La première partie du programme contenait quatre numéros qui ont dignement précédé ce chef-d'œuvre: l'ouverture du *Roi d'Is* de M. Lalo, le gracieux chœur des *Génies*, d'*Obéron* de Weber, qui a été redemandé; un thème slave, charmant

morceau extrait du ballet de *Coppélia* de M. Léo Delibes, dont les ingénieuses variations, surtout celles si vaillamment enlevées par les premiers violons, ont produit le plus grand effet, et un fragment de *l'Iphigénie en Aulide* de Gluck, l'ouverture s'enchaînant avec l'air célèbre d'Agamemnon :

Brillant auteur de la lumière!

que M. Dufriche, de l'Opéra-Comique, a chanté avec beaucoup de style et de sentiment. L'exécution instrumentale a fait de tels progrès qu'il n'y a plus aujourd'hui de difficultés pour les orchestres de nos grandes sociétés de concerts, on ne s'étonnera donc pas si nous disons que la neuvième symphonie, avec chœurs, de Beethoven a été admirablement exécutée par les musiciens de M. Pasdeloup, notamment dans la partie instrumentale. Le premier allegro en *ré mineur* d'un si grand caractère, le scherzo si original dans le même ton, et l'admirable adagio en *si bémol* ont produit un effet indescriptible; quant à la partie vocale, elle a été et sera toujours d'une exécution très-difficile. C'est là un détail dont Beethoven ne se préoccupait nullement. Il fallait, lorsqu'il composait, que les voix comme les instruments se plussent sous les exigences de sa pensée, à toutes les fantaisies de son imagination; aussi avait-il été surnommé le tyran des voix par mesdames Sontag et Ungher, les deux premières interprètes de la symphonie avec chœurs et de sa messe solennelle en *ré*. On avait demandé au célèbre compositeur quelques légères modifications, mais on le trouva absolument intraitable. C'est donc louer l'exécution vocale que de constater qu'elle a marché sans encombre, et que les chœurs se sont convenablement acquittés de leur tâche. Le quatuor si scabreux a été chanté avec ensemble par mesdemoiselles Isaac et Praeger, par Villaret fils, jeune ténor qui promet de marcher sur les traces de son père et par M. Dufriche. Nous devons une mention particulière à M. Dufriche qui a dit avec une grande ampleur de voix et de diction, le récitatif en solo du début. En somme, bon et beau résultat, immense effet produit par cette œuvre incomparable, la plus étonnante assurément de toutes les créations enfantées par le génie de Beethoven.

.*.*

La deuxième exécution de la *Fille du Roi des Aulnes* au concert du Châtelet a confirmé la bonne impression laissée par l'œuvre, après une première audition. Ses deux principaux interprètes, Madame Brunet-Lafleur et M. Lasalle ont été vivement applaudis. Rien à dire des fragments du *Roi de Lahore* qui ont fait un grand plaisir. Mais nous devons citer des variations sur un thème de Beethoven, enlevées par M. Saint-Saëns, et madame Montigny-Re-

maury, aux acclamations de toute la salle, n'oublions pas le trio des *Jeunes ismaélites*, de Berlioz, qui est aujourd'hui en pays conquis au théâtre du Châtelet.

Après avoir récolté tous les lauriers qu'on peut obtenir dans la carrière de cantatrice, madame Ugalde aspire aujourd'hui aux palmes du compositeur, et cette prétention n'a certes rien d'excessif. La soirée que la grande artiste a donnée récemment, pour l'audition de ses compositions vocales et instrumentales, l'a prouvé avec surabondance. On n'a entendu que les œuvres de madame Ugalde : un impromptu pour piano, en guise d'ouverture, puis toute une série de morceaux charmants et gracieux parmi lesquels nous citerons : les *Adieux*, dits par Bonnehée; l'*Ange des douleurs* qui chante admirablement dans la voix magnifique de madame Gueymard, et les *Roses de mai*, délicieusement interprétées par monsieur Nicot.

.*.*

Nous sommes en retard avec les deux brillantes séances d'audition données par le pianiste compositeur D. Magnus à la Salle Érard. La première a été consacrée à ses nouvelles études mélodiques. L'auteur en a fait entendre une partie seulement; on a surtout applaudi la *Fuite*, *Fête Alsacienne*, *Souvenirs de jeunesse*, les *Sylphes* et la *Marche chinoise*. Dans la seconde audition consacrée à ses vingt-quatre pièces caractéristiques, nous citerons : la *Chanson Indienne*, l'*Habenera*, l'*Adieu*, les *Vestales* et la *Toccata*. La charmante mademoiselle Litta, des Italiens, la gracieuse mademoiselle Mendez, de l'Opéra-Comique, mademoiselle Beattini, mademoiselle Tayau, monsieur Morlet, de l'Opéra-Comique, et monsieur Lauwers, avaient bien voulu coopérer à ces deux attrayantes et intéressantes soirées.

.*.*

La société de chant classique (fondation Beau-lieu) a donné un grand concert à la Salle Érard, au profit de la caisse des secours de l'association des artistes musiciens. Ce concert, organisé par monsieur Guillot de Sainbris et composé de morceaux d'ensemble, duos, trios, quatuors, que l'on a rarement l'occasion d'entendre, a été une véritable fête pour l'auditoire choisi qui occupait la salle. On y a applaudi madame Fuchs, mademoiselle Miramont-Tréogate, messieurs Forgans, Hermann Léon, Lauwers, Lafitte et Girard. La partie instrumentale avait été confiée à madame Béguin-Salomon, et à messieurs Hammer, Lebouc et Schlotmann.

.*.*

La troisième séance de la Société Desjardins, Lefort et Rabaud a été non moins brillante que la dernière si vivement applaudie. On y a exécuté

admirablement le 10^e quatuor en *mi bémol* de Beethoven, et le 71^e quatuor de Haydn en *ré* dont l'adagio a remué toute la salle. Entre ces deux morceaux on a entendu le charmant trio en *si bémol* de Beethoven pour piano, clarinette et violoncelle, superbement exécuté par madame Massart, messieurs Roze et Rabaud. Grand succès encore pour le duo en *si mineur* exécuté par madame Massart et monsieur Desjardins.

Aux amateurs de bonne musique de piano nous signalerons les nouvelles études de monsieur G. Mathias, publiées sous le titre général de : *Pièces symphoniques*. Parmi ces douze pièces, les numéros 2, 4, 9 et 10 sont les plus appréciés.

L'*Ingénue*, gavotte, et la polka des *Petits tambours* de L. Ardit, obtiennent une vogue légitime. On sait que ce maître est l'heureux au-

teur de la valse chantée : *Il baccio*, qui a fait le tour du monde.

Une ravissante composition vocale de monsieur Widor, intitulée : *Nuit d'étoiles*, est très-recherchée. Nous la recommandons comme une pri-meur d'un goût exquis.

Doivent paraître prochainement, deux bluettes, destinées à un succès certain. Les paroles, comme la musique, remplies de finesse et de grâce, plairont beaucoup à nos jeunes lectrices. Nous en donnerons les titres, aussitôt qu'elles auront vu le jour, ainsi que le nom de la maison où on pourra se les procurer. Elles sont dues à l'auteur de la belle mélodie *Marie*, mademoiselle F. Mouvielle.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Avril est mort avec ses journées à la fois brûlantes et froides, ses grands coups de vent et ses rougeâtres coups de soleil ! Avril est mort... ou plutôt il s'est endormi pour se réveiller dans onze mois. Voici les vagissements de Mai, le nouveau-né d'aujourd'hui ; pour moi, prisonnière entre les hautes murailles toutes bourdonnantes de bruits humains, ces vagissements printaniers n'empruntent guère que la voix des moineaux du quartier, rassemblés sur les toits... c'est, en ce moment, l'unique salut que m'envoie la belle nature ; et je confesse que je le trouve un peu bruyant, un peu vulgaire, un peu... comment dire ? Enfin, ces moineaux tapageurs qui volent à l'étourdie, qui se penchent curieusement au bord des corniches des maisons, qui se perchent partout et ne se fixent nulle part, ces moineaux-là me produisent l'effet de franchises commères, de vrais inventeurs et colporteurs de nouvelles ; je le parierais, ils échangent un tas de racontars qui n'ont ni queue ni tête ; et, ce soir, il y aura, par leur faute, plus d'une brouille entre amis, plus d'une bouderie de méniage, plus d'une rupture entre fiancés, parmi les cheminées encore fumeuses et les murs tapissés d'affiches-réclames entre lesquels ne fleurit aucune touffe de giroflée.

Toi, ma chérie, tu entends un autre concert :

les rossignols et les fauvettes, les bouvreuils et les chardonnerets, les alouettes et les pinsons égrenent leurs trilles perlés, leurs mélodieuses cadences et leurs moelleuses roulades par toute la campagne ; les lilas secouent leurs grappes embaumées sur ta tête rêveuse, les fleurs du gazon se multiplient sous tes pas et... Mais la province a bien autre chose à faire pour le moment que d'écouter ses chanteurs aériens, de s'enivrer de parfums et de s'incliner vers les fleurettes du chemin, n'est-il pas vrai ?... La province [emplit ses caisses, boucle ses malles et garnit sa bourse ! La province ne distingue plus, parmi les bruits terrestres, que les grandes clameurs de l'Exposition à son début ; elle n'a plus d'yeux que pour les innombrables merveilles qu'elle se prépare à y admirer ; elle n'a plus de désirs que pour cette Babel réussie, cette Babel des arts, du commerce et de l'industrie où la diffusion des langues n'empêche pas les interlocuteurs des divers points du monde de s'entendre clairement.

Tout a été dit sur les expositions internationales ; oui, tout a été dit et même beaucoup redit. Ne crains donc pas que, à mon tour, je vienne reproduire les idées d'autrui et m'écrier d'un ton lyrico-charlatanesque :

« Peuples, accourez à travers les vagues de la



IMP. DE L'ÉDITEUR À PARIS, RUE DE LA HARPE, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100

4153

Journal des Demoiselles

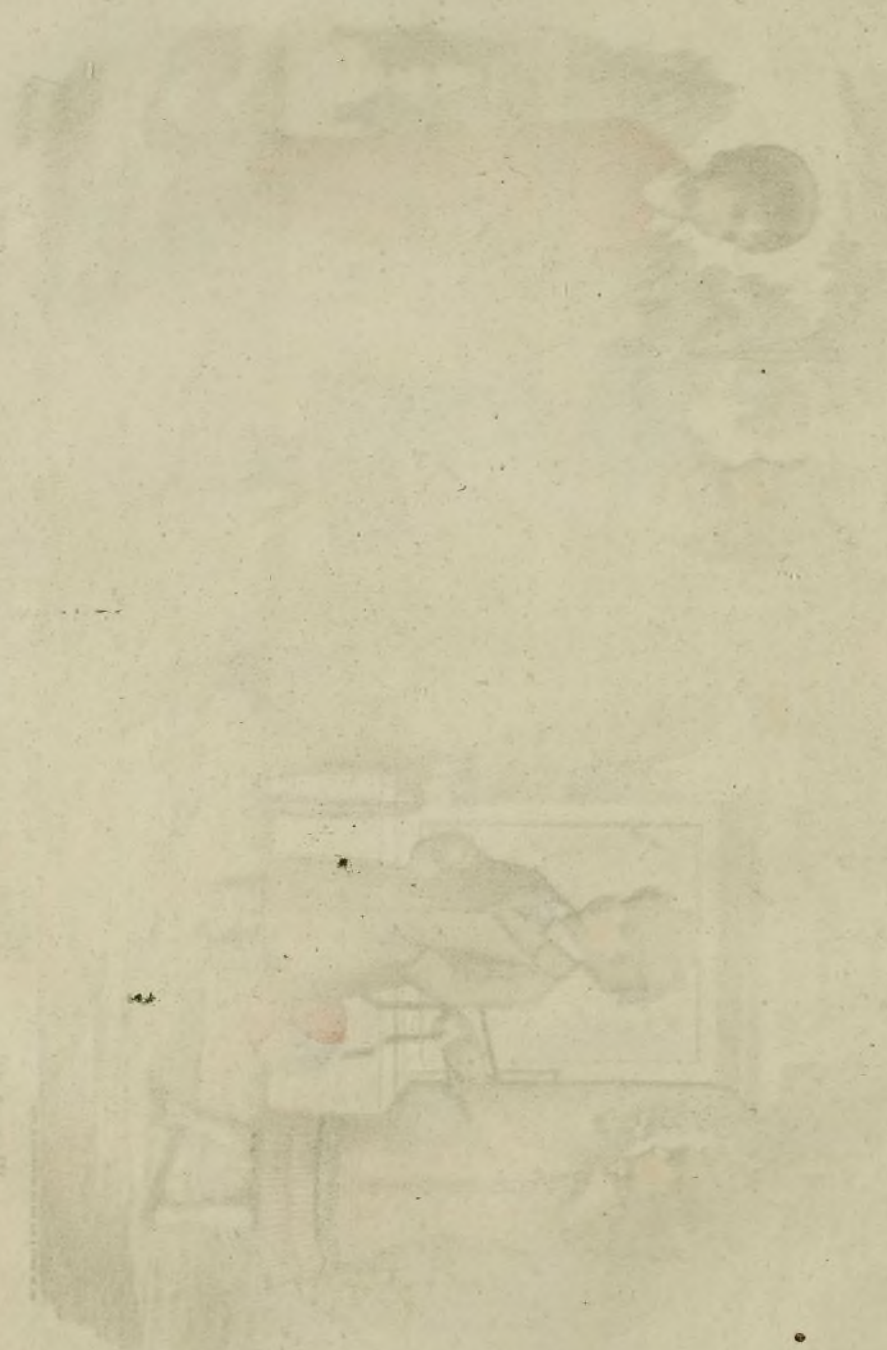
ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris. Rue Orrouet. 2

Modes de la M^{lle} Coutot. 33. Avenue de l'Opéra. Fournisseurs de la Compagnie des Indes. 34. B^{te}

Hausmann. Robes et Passermenterie de la Ville de Lyon. Chaussée d'Antin. N^o 6.

Parfumerie Guerlain. Rue de la Paix. 15.
Ayuntamiento de Madrid



de la corte de la reina, que en el día de hoy
se celebró en el salón de sesiones de la
corte.

Después de haber leído el acta de la sesión
de ayer, se procedió a la discusión de la
propuesta de ley que se dio a conocer en la
sesión anterior. La propuesta de ley se refiere
a la creación de un nuevo cargo de juez de
primera instancia en el distrito de Madrid.

El Sr. D. Juan de Dios, que es el autor de la
propuesta, explicó el motivo de haberla
presentado. Dijo que el motivo principal era
la necesidad de tener un juez de primera
instancia en el distrito de Madrid, ya que
hasta ahora no había habido ninguno.

Después de haber oído la explicación del Sr. D. Juan de Dios, se procedió a la votación de la propuesta.

La votación se celebró por escrutinio secreto, y el resultado fue el siguiente:
Votos a favor: 12
Votos en contra: 8
Abstenciones: 2

Por lo tanto, la propuesta de ley ha sido aprobada por la corte.

Después de haber votado la propuesta de ley, se procedió a la lectura de un informe que presentó el Sr. D. Juan de Dios. El informe se refiere a la situación de los negocios de la corte.

El Sr. D. Juan de Dios dijo que los negocios de la corte iban bien, y que se esperaba que pronto se resolverían todos los asuntos pendientes.

Después de haber leído el informe, se procedió a la votación de un proyecto de ley que se dio a conocer en la sesión anterior.

La votación se celebró por escrutinio secreto, y el resultado fue el siguiente:
Votos a favor: 10
Votos en contra: 6
Abstenciones: 4

Después de haber votado el proyecto de ley, se procedió a la lectura de un informe que presentó el Sr. D. Juan de Dios. El informe se refiere a la situación de los negocios de la corte.

El Sr. D. Juan de Dios dijo que los negocios de la corte iban bien, y que se esperaba que pronto se resolverían todos los asuntos pendientes.

Después de haber leído el informe, se procedió a la votación de un proyecto de ley que se dio a conocer en la sesión anterior. La votación se celebró por escrutinio secreto, y el resultado fue el siguiente:
Votos a favor: 11
Votos en contra: 7
Abstenciones: 3

Por lo tanto, la propuesta de ley ha sido aprobada por la corte.

Después de haber votado la propuesta de ley, se procedió a la lectura de un informe que presentó el Sr. D. Juan de Dios. El informe se refiere a la situación de los negocios de la corte.

El Sr. D. Juan de Dios dijo que los negocios de la corte iban bien, y que se esperaba que pronto se resolverían todos los asuntos pendientes.

Después de haber leído el informe, se procedió a la votación de un proyecto de ley que se dio a conocer en la sesión anterior. La votación se celebró por escrutinio secreto, y el resultado fue el siguiente:
Votos a favor: 13
Votos en contra: 5
Abstenciones: 2

Por lo tanto, la propuesta de ley ha sido aprobada por la corte.

Después de haber votado la propuesta de ley, se procedió a la lectura de un informe que presentó el Sr. D. Juan de Dios. El informe se refiere a la situación de los negocios de la corte.

El Sr. D. Juan de Dios dijo que los negocios de la corte iban bien, y que se esperaba que pronto se resolverían todos los asuntos pendientes.

JOURNAL DES DEMOISELLES

PARIS, 10 FRANCS

2, Rue Drouot, 2

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

La plupart des costumes de printemps se font à corsages séparés de la jupe et à longues basques, afin qu'on puisse sortir dans la rue sans l'adjonction d'autre vêtement, ou, à l'occasion, se dispenser de mettre ce corsage sous un paletot, selon le temps, fort variable en cette saison.

Les jupes quelquefois n'ont pas de jupon en dessous ; il n'est souvent que simulé. En tout cas, l'aspect doit toujours être long et étroit, et le tout tenir ensemble.

Les pardessus forme mantelet, plus ou moins serrés aux épaules, sont toujours en vogue, ainsi que ceux à plusieurs collets ; ils se font en crêpe de Chine, cachemire, ou cachemire de l'Inde.

Pour femme âgée, on m'a montré la toilette suivante, qui m'a semblé de très-bon goût, en faille et cachemire de l'Inde *brun loutre*.

Jupe de cachemire très-longue, retombant sur un bas de jupon en faille de même nuance, avec deux volants plissés. Corsage à basques. Le corsage et la jupe se boutonnent tout le long, devant, par de grosses étoiles de passementerie marron, brodées et festonnées aux contours de fils d'or. Au bas des basques et de la jupe, mêmes étoiles, faisant tête à un bel effilé de soie marron.

Mantelet peplum en cachemire de soie ; il est orné dans le dos de quatre rangées d'étoiles brodées, dont deux continuent autour du mantelet, surmontant un effilé semblable à celui de la jupe.

Capote de faille brune à bavolet. Bouquet de boutons d'or. Brides en faille de même nuance, à envers couleur or.

La forme *princesse*, bien drapée en arrière, est encore très-choisie, surtout avec plastron différent. S'il est de même tissu, il doit être plissé en long ou en travers, bouillonné, capitonné, ou coulissé.

Quelquefois les devants de la robe sont à dents assez pointues, à travers lesquelles s'aperçoit le plastron. Dans le modèle que voici le devant et le dos sont ainsi disposés. Les dents, un peu éloignées les unes des autres vers le cou, se rejoignent à la taille, et s'écartent ensuite pour se perdre sous quelques draperies, se confondant avec le cachemire de la jupe et la fin du plastron qui est en soie unie gros bleu, comme celui qui est par-devant, sous les dents, du haut en bas.

La robe est en cachemire de même couleur. Deux rangs de Valenciennes blanche, un peu soutenus, sont placés de chaque côté à la suite des dents. On les retrouve également par derrière, terminés sous les plis du drapé, aux manches, et sur une large poche posée de côté, et se composant de soie unie en dessous des dents. Tous

ces crans sont bordés d'un liséré de soie. Un faux jupon de soie dépasse la robe tout autour de deux volants plissés.

Souvent, les robes n'ont pour ornement que deux assez larges pentes de côté, brodées ou garnies de différentes manières. Les devants plissés ou bouillonnés sont très-tendus sous ces pentes, qui les maintiennent, et desquelles sortent les lés de derrière, bien resserrés, et s'évasant vers la traîne.

Le velours s'emploie beaucoup en corsages montants ou décolletés. Rien n'est plus élégant et plus seyant qu'une toilette organisée comme celle que je vais décrire.

Jupe à queue en faille gris perle, ornée d'un bel effilé, retombant sur un faux dessous en velours vert émeraude, dépassant de peu le dessus. Corsage montant à basques par-devant, en velours du même vert lumineux. Le dos se continue assez loin, au-dessous de la taille où il se mélange dans les drapés de la jupe. Boutons d'acier travaillé ou de cailloux du Rhin. Manches très-collantes, boutonnées jusqu'au coude.

En velours grenat, sur jupe de faille rose, c'est d'un bien joli effet, de même que gros bleu sur bleu de ciel ; boutons de grenat au premier, et boutons d'argent au second.

On fait en ce moment de fort jolies dentelles brodées d'une seule ou de plusieurs couleurs ; on en orne beaucoup les costumes nouveaux.

Les dentelles ou blondes espagnoles sont toujours très-appréciées, en mantille surtout. Pour les femmes âgées, c'est d'un grand secours. En châle ou mantelet, ces dentelles rendent de très-grands services. On en fait même des robes entières, avec dessous de couleur. La souplesse de ces blondes se prête merveilleusement à n'importe quelle disposition. Il y en a sur fond de tulle noir, à fleurs de soie blanche, qui font moins d'effet que toutes blanches, et qui ont l'avantage de pouvoir se porter sur dessous de soie noire, ce qui convient parfaitement à une grande-mère.

La coiffure, également en dentelle noire et blanche, sera égayée par une guirlande de fleurs.

La violette convient à tous les âges. Une femme de mes amies, qui n'est plus jeune, avait dernièrement une coiffure charmante, et qui tout en lui seyant fort bien, n'avait nullement l'aspect trop jeune. Il n'y avait aucune dentelle mêlée aux fleurs, qui étaient des violettes de trois teintes, montées très-flexiblement. Cela recouvrait tout le fond de la tête et retombait en petites traînes un peu plus bas que le cou. Par-devant, aspect de guirlande. Ces violettes étaient mélangées de chardons d'argent jetant leurs feux brillants au milieu des teintes un peu sombres des fleurs. Bouquet semblable au milieu du corsage.

AVRIL 1878.

Non-seulement les violettes, mais les lilas, le muguet, en un mot toutes les fleurs printanières font leur apparition sur les chapeaux, dont plusieurs disparaissent entièrement sous ces armoires très-séduisantes et bien en situation.

La forme capote empire, avec petit bavolet, est généralement très-adoptée. Celle dite *Marie-Antoinette* va bien aux jeunes femmes élégantes, et s'orne plus particulièrement de plumes.

Les pailles se teignent de n'importe quelle nuance assortie à la toilette. — Les chapeaux de paille ou de crin noir ont quelquefois une petite soutache d'or, d'argent ou d'acier, cousue entre chaque paille; c'est d'un assez heureux effet. Une rose ou un bouquet de fleurs des champs se pose assez bas en arrière, près du petit bavolet. Brides de tulle noir, retenues par une flèche, une palme, ou tout autre motif de même métal que la soutache suivant les contours du chapeau.

La concurrence des récentes expositions de blanc des magasins de nouveautés a fait éclore de très-jolies robes de piqué et de jaconas blanc pour enfants, à des prix vraiment exceptionnels. Ces deux modèles m'ont paru charmants :

L'un en piqué, alterné d'entre-deux de broderie anglaise très à jours et posés en long, forme un long paletot ayant l'air de retomber sur une jupe avec deux volants francés, en broderie anglaise. L'un de ces volants remonte par-devant de chaque côté jusqu'au cou, sous un très-grand col plat et carré, en broderie. Les manches de piqué ont une très-haute manchette remontante, en broderie semblable au col.

L'autre modèle est en nansouk. La robe est décolletée en carré. Le dos se compose d'entre-deux de broderie et de petits plis les séparant; le tout, posé en travers. La forme s'évase aux épaules, se rétrécit à la taille, et forme ensuite deux gros plis doubles, sur lesquels sont posés deux volants de broderies, tournant tout autour de la jupe. Le dos est encadré de chaque côté par une ligne de petits boutons de nacre posés sur une bande de nansouk.

Le devant de cette robe est à petits plis et à entre-deux placés en long. Au milieu, sur un ourlet, boutons et nœuds de ruban bleu de ciel. Pour manches, un petit volant de broderie, avec nœud sur les épaules, qui seront nues ainsi que les bras, à moins qu'on ne mette une chemisette intérieure plissée et des manches idem.

VISITES DANS LES MAGASINS

Quelques semaines encore, et vous pourrez juger vous-mêmes, mesdemoiselles, des belles tapisseries qui seront exposées par madame Lebel-Delalande, — 348, rue Saint-Honoré, — qui s'est surpassée pour l'Exposition. J'ai vu un paravent dont les quatre feuilles représentent la fable d'Icare. Sur la première, Icare et son père préparent les ailes qui doivent les enlever de ce labyrinthe de Crète où ils sont prisonniers; sur la seconde, du sommet d'une tour, Icare a pris son vol et son père va le suivre; sur la troisième, l'imprudent Icare s'étant approché du soleil, ses ailes se détachent; c'est le commencement de la chute dont nous voyons le dénouement sur la quatrième feuille: Icare sans vie sur le bord de la mer. Les personnages, au petit point, ont 55 cent. de hauteur; ils sont nuancés et brodés avec une telle perfection qu'on ne peut comparer

ce travail qu'à la peinture. Les fonds, au point croisé, sont d'un travail non moins parfait.

Une peinture, copiée sur un tableau du moyen âge, représente une châtelaine et son page ayant un faucon sur le poing. Je ne puis vous expliquer, dans la crainte d'attirer l'attention des concurrents de la maison Lebel, ce nouveau genre de tapisserie, que toutes les dames pourront colorier et nuancer sans difficulté.

Nous citerons encore des bandes pour rideaux et portières, des chaises pour salle à manger avec sujets mythologiques et attributs, des encadrements pour tapis, des lambrequins de fenêtre et de cheminée; et nous ne parlerons cette fois que pour mémoire de ces travaux de fantaisie sur peluche, sur drap, appliques de toute sorte, qui se disposent en petit tapis, dessous de lampe, etc.

Grâce à l'invention de M. Périnaud, les soieries reteintes conservent la souplesse, le moelleux et le reflet soyeux du neuf. Il est le seul qui se charge de teindre tout fait, et dans une couleur à la mode, un costume de soie ou de lainage.

Les femmes économes et élégantes doivent être, ce me semble, heureuses d'un tel progrès. Les robes fanées en satin, en faille, en cachemire, redeviennent neuves en les faisant passer dans une teinture de couleur à la mode.

J'ai vu, chez M. Périnaud, une robe princesse en léger taffetas, teinte en noir avec les plissés qui la garnissent; une jupe avec volants et bouillonnés teinte en noir et pour la seconde fois; la première fois, elle avait été teinte en bleu; une jupe avec draperie en damassé, d'un noir velouté superbe. J'ai tenu en main des failles teintes qui ne conservaient aucun pli du froissement auquel je les avais soumises. Les gazes drapées ou défilées prennent en perfection les teintures noire ou de couleur. Nous engageons à envoyer les costumes non défaits afin de bénéficier de l'économie d'une façon, M. Périnaud nous ayant prouvé plus d'une fois que le procédé employé par lui est des meilleurs. Écrire à la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière.

Madame Emma Guelle vient de transporter sa maison avenue de l'Opéra, 11. L'agrandissement de ses magasins donne la meilleure preuve d'un succès que nous avons souvent prédit en recommandant ses corsets-cuirasse, spécialement faits pour amincir et allonger la taille, et son busc articulé ne fatiguant jamais la poitrine même la plus délicate. Certaine de ne livrer que des corsets allant bien, madame Emma Guelle ne demande pas à nos abonnées d'envoyer l'argent d'avance, et même elles pourront renvoyer immédiatement ce qui ne leur plairait pas; ce serait donc après examen qu'elles enverraient par la poste le montant de leurs achats. Sont expédiés *franco*: le busc articulé, 3 fr.; — la ceinture parisienne supprimant les fronces du jupon, et allongeant le corset court, 4 fr.; — les petites tournures, 2 fr. 50 cent.; les demi-longues, 3 fr. 50 c.; les longues, 4 fr. 50 c. Les jarretelles attachant les bas au corset, pour les dames, 2 fr. 50 c., en soie, et 3 fr. 50 c. avec ceinture, 1 fr. de moins en coton; pour enfant, 2 fr. 25 en soie et 2 fr. 75 avec ceinture; 1 fr. de moins en coton.

Nos abonnées trouveront chez madame Coutot 43, avenue de l'Opéra, un grand choix des modes

es plus nouvelles et du meilleur goût. — Notre planche de chapeaux de ce mois leur en offre quelques jolis spécimens. Voir à la page 16 pour l'explication de cette gravure.

Dans la saison du renouvellement des costumes, nous croyons utile de faire connaître à nos abonnées la réduction de prix que la Compagnie des Indes a fait subir à ses tissus de cachemire de l'Inde. Au prix de 6 fr. 50 cent., en un mètre vingt centimètres de largeur, nous aurons une très-belle étoffe souple, légère, de couleurs fines, dans les tons à la mode.

Les foulards de cette maison sont d'une élégance et d'un choix de dessins qui ne laissent rien à désirer : fillette, jeune fille, jeune femme, maman et grand-maman y trouveront des couleurs et des dispositions à leur convenance.

Pour les jeunes femmes, le Shang-Hai, joli tissu de soie, se drapera en tunique, en robe princesse, sur des jupes de faille ou de foulard. Ce Shang-Hai reproduit une infinité de petites dispositions fondues où les tons les plus vifs s'absorbent dans un ton neutre du plus joli effet. Nous rappelons que la Compagnie des Indes, boulevard Haussmann, n° 38, envoie sa collection d'échantillons sur demande, par lettre affranchie.

On trouve, en ce moment, au *Flamand*, 125, rue Montmartre, une série de taies d'oreiller avec initiales brodées à des prix étonnants de bon marché, ainsi que du linge de maison, confectionné, dans les mêmes conditions. Nous vous avons parlé des trousseaux exécutés par la maison du *Flamand*, et aussi des divers prix qu'ils peuvent atteindre suivant les objets dont on les compose et aussi selon la qualité et la finesse des toiles, des batistes, des madapolams, la beauté des dentelles et la richesse des broderies ; mais, qu'ils soient luxueux ou simples, le soin apporté dans l'exécution est le même : coutures, piqures, ourlets, sont régulièrement et finement faits.

Cette spécialité du trousseau oblige la maison du *Flamand* à chercher des nouveautés pour la fine lingerie, aussi nous y avons remarqué des cols de formes nouvelles en dentelle de Mirecourt ; des bonnets et coiffures du matin ; des fichus pour corsage ouvert ou décolleté très-gentiment garnis de plissé, de dentelle, et ornements de nœuds en ruban à la mode, doubleface, ombré ou Pompadour. Les mouchoirs de poche à ourlets à jours avec initiales brodées se trouvent au prix de 1,25 et 1,75, et ourlés à 0,75 et 1,10 centimes ; des mouchoirs Cholet pour enfant à 4,50 et 5,50 la douzaine, etc. etc. Des serviettes damassées pur fil, largeur 70 centim., longueur 90, 13 fr. la douzaine ; la nappe assortie sur un mètre cinquante de largeur, 2,90 cent., et 3,50 et 4 fr. sur un mètre quatre-vingt, sont de véritables occasions. Ecrire à l'adresse donnée.

La planche de figurines de ce numéro vous montre quelques uns des plus jolis modèles de pardessus exposés aux magasins de la Paix ; le soin apporté dans leur confection ajoute encore un mérite de plus à la façon élégante dont ils sont ornés et coupés. Les garnitures de jais *pendeloquées* font nouveauté ; elles se posent devant, ou coupent le dos sur sa hauteur ; c'est de mille manières que se placent ces scintillantes passementeries. Aux paletots et aux visites de jeune

filles, on les supprime ; aux premiers, des rangs de piqure ou des galons mohair, aux autres encore des plissés en imitation de dentelle, ou des effilés marabout, ou bien encore les franges ou les plissés de faille qui offrent des arrangements variés du meilleur goût. Pour les costumes confectionnés, nous répéterons ce que nous venons de dire des pardessus : coupe élégante, garniture inédite, étoffes nouvelles combinées avec la faille ou celle-ci avec un tissu de fantaisie.

Les étoffes de printemps sont en si grande quantité, et à des prix si variés depuis 75 cent., jusqu'à 4 fr. que nous engagerons nos abonnées à demander des échantillons de ces tissus ; ils leur seront envoyés franco. Les costumes confectionnés pour enfant et fillette méritent de vous être particulièrement désignés, ainsi que les pardessus et les chapeaux. Nous rappelons que la mousseline laine pour les costumes d'été pourrait bien être préférée, vu la légèreté du tissu, aux toiles et piqués beaucoup plus lourds.

Pour compléter les renseignements, que nous sommes obligées de limiter, nous engageons nos lectrices à faire la demande du catalogue qui leur sera envoyé franco.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4149.

Modèles des magasins de la Paix :
rue du Quatre-Septembre, 23-27.

1^{re} *Toilette*. — Robe en faille marron. — Paletot en faille noire, à angles abattus, fermé devant par quatre agrafes de passementerie avec jais ; bordé tout autour d'un effilé mêlé de jais, à tête en galon natté ; une passementerie au-dessus d'un plissé de dentelle, dessine une grecque devant et redescend derrière un peu au-dessus de l'effilé ; longue patte de passementerie et dentelle dans le dos ; coquillé de dentelle autour de cou. — Chapeau de paille noire bordé d'un velours grenat sur lequel retombe une dentelle noire ; devant au-dessus de la pointe Marie Stuart, pouff de roses assorties ; de chaque côté, guirlande de feuillage.

2^e *Toilette*. — Rotonde visite à menottes (voir la planche de patrons de ce mois) en cachemire de l'Inde, garnie de dentelle coquillée, de passementerie avec jais, et bordée d'un effilé en cordonnet lamine mêlé de pendilles de grelots en chapelets ; pointe en sou-tache et perles de jais descendant dans le dos jusque sous le coquillé remontant de la dentelle. — Chapeau en paille de riz orné de ruban prune ; dessous, touffe de bruyère avec nœud de satin étroit ; dessous, barrette bouillonnée en tulle noir.

3^e *Toilette*. — Jupe et polonaise en mousseline de laine bleu marine. — Mantelet (voir la planche de patrons) en armure nattée, gris beige à très-petits filets de soie mousse, bordé d'un effilé gaufré en soie gris argent et orné de motifs soutachés ; doublure de taf-fetas gris. — Chapeau rond en paille noire garni d'une draperie de gaze crème retenue par une boucle ; oiseau bleu des îles dans le nœud de gaze.

4^e *Toilette*. — Robe en armure d'été. — Mantille en cachemire avec passants de satin dans les coutures faisant étoile devant ; deux plissés de dentelle tout autour, retenus par un petit cache-points en passementerie avec jais. — Chapeau marin en paille noire avec draperie et chou en faille bleue de quatre tons.

5^e *Toilette*. — Costume en faille gris plombé. — Paletot de faille noire (voir la planche de patrons de ce mois) avec entre-deux à jours ornés de perles irisées et de grelots à bouts perlés ; il est fermé de côté ; devant, au bord, entre-deux semblable à ceux du dos ; de chaque côté de ces entre-deux, un petit effilé Tom-pouce ; au bas des lés de faille, petit entre-deux à jours au-dessus d'un plissé de faille ; une grande dentelle borde le paletot tout autour. Col rond avec

entre-deux à jours et bord de dentelle; manche ornée de même de plissé, dentelle et entre-deux à jours bordé d'effilé Tom-pouce. — Chapeau en gros grain bordé de cabochons blancs avec un bouillonné de velours; brides passant sur le bavoilet; dessus, un peu de côté, touffe de roses thé très-épanouies avec guirlande de feuillage.

6^e Toilette. — Robe princesse en faille bronze; plissé de satin de même nuance dans le bas; tablier capoté très-fin en satin; au-dessous du capoté, draperie en faille à plis égaux bordée d'effilé en chenille avec pommes de pin en cordonnet laminé. — Corsage décolleté en carré sur un plastron de satin plissé en long et traversé par des brandebourgs; dos se détachant en manteau de our sans garniture sur la robe et bordé, seulement dans le bas, d'un plissé de satin; manche unie avec plissé en long dans la couture extérieure; boutons et brandebourgs comme au plastron. — Chapeau de paille bronze bordé de cabochons; double passe en velours bronze bordé de cabochons; dessus, draperie de velours, et de côté, touffes de roses rouges et de lilas blanc.

7^e Toilette. — Visite châte en cachemire de l'Inde (voir la planche de patrons) bordée d'un effilé gaufré au-dessus duquel est posé un biais de faille liséré de satin; dos étagé sur le pan carré fixé de chaque côté en formant manche avec le dessus. Col en faille, et devant, très-petit col se perdant sous le grand; les pans sont bordés devant d'un biais de faille. — Chapeau de paille avec bord cordé en paille noire et blanche; fond mou en foulard crème broché; guirlande de marguerites crème et herbes bronzées.

8^e Toilette. — Robe en cachemire de l'Inde. — Écharpe Cardinal (1) en popeline de Lyon café, brodée de soutache de soie de deux tons; pans carrés devant, faisant camail dans le dos; elle est bordée tout autour d'un effilé gaufré de deux tons à têteruchée. — Chapeau de paille blanche orné de petits rubans de satin bronze, revers en velours derrière; frange de pâquerettes roses tombant sur le chignon; nœud en faille sur la calotte et oiseau de côté; dessous en petites paquerettes roses.

9^e Toilette. — Costume en matelassé mohair bordé d'un biais de faille et d'un effilé. — Jaquette en étoffe pareille (voir la planche de patrons) ornée de biais de faille et boutonnée droit devant sans garniture; grande poche sac à revers, bordée de faille, descendant jusqu'au bas de la jaquette; dans le dos entre les deux poches, biais de faille surmontant un effilé qui retombe sur un plissé de dentelle; col très-dégagé devant, formant derrière une petite pèlerine carrée bordée d'un biais tout autour, et dans le bas d'un effilé. — Paille blanche bordée d'un effilé en paille gaufrée; bouquet de jacinthes sauvages; rubans de faille blanche et aigrette d'herbes en plumes.

10^e Toilette. — Robe en crépon bourrette ornée de faille. — Visite en cachemire de l'Inde garnie d'effilé marabout; dans le dos, ornement en passementerie semée de pompons gaufrés et de pendilles de jais; gland au bas du motif. — Chapeau de paille noire orné de dentelle noire; dessous, bouillonné de velours; dessus marguerites rouges nuancées.

11^e Toilette. — Paletot (2) en diagonale orné de pattes de faille bordées d'effilé, remontant sur le paletot; dans l'intervalle de ces pattes, plissés de dentelle superposés avec nœud de satin au-dessus; plastron fermé sous de petites pattes posées en biais de chaque côté; revers bordé d'un plissé de dentelle; col marin bordé de dentelle, un peu échancré; nœud de satin à

l'encolure; manche rappelant l'ornement du bas. — Chapeau de paille marron bordé de satin écarlé; draperie plate en satin écarlé retenant une dentelle écarlée qui remonte sur la calotte; barbes de dentelle écarlée, diadème composé de biais de satin écarlé alternés avec de petites pailles de fantaisie marron.

GRAVURE DE CHAPEAUX N° 4149 bis.

Modèles de madame Coutot, Avenue de l'Opéra, 43.

Chapeau rond en paille beige; calotte élevée et bord plat garni à cheval d'un biais de velours loutre. Autour de la calotte double biais de velours serré à droite dans une boucle dorée et arrêté derrière par un nœud. Palme en plumes de faisan coupant le fond.

Chapeau rond en paille beige; le bord plat devant se relève à gauche d'une manière très-prononcée, doublure de faille marron. Derrière pouff de coques tombantes en faille marron et beige, servant d'attache à une tête de plumes des deux tons beige et marron. Autour de la calotte et posée dans le haut, couronne de réséda avec frange d'herbe et boutons de coquelicots.

Capote de gaze mousse et tilleul.

Le fond est en gaze et le bord, qui pose sur les cheveux, garni d'un cordon de perles surmonté d'un bandeau de plumes de lophophore et d'une fine guirlande de tilleul. Aigrette posée de côté. Brides en satin tilleul double face.

Chapeau forme paysanne en paille beige. Le bord est relevé sur un bouillonné rose, il contourne le bavoilet sur lequel se pique une volumineuse touffe de coques en ruban beige. Couronne de bruyère rose suivant la forme du chapeau. Têtes de plumes roses et beiges posées à gauche et rabattant sur le fond. Brides en satin.

Chapeau en paille de riz noire. La passe abaissée sur un bouillonné. Demi-guirlande de buets et de réséda doré partant devant d'un nœud bleu, lequel se relie par une traverse en ruban au pouff de coques piquée derrière, au milieu des fleurs. Brides bleues.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

BANDE POUR AMEUBLEMENT; le fond, un peu trop teinté sur ce modèle, se fait en soie d'Alger couleur vieil or.

QUATRIÈME CAHIER.

Dessus de pelote, lacet guipure et crochet. — Alexandre. — Juppon tricoté pour enfant. — L. T. enlacés avec écusson. — Dentelle renaissance. — Costume de fillette. — Costume de petit garçon. — V. R. enlacés avec écusson. — Mélanie. — Voile de fauteuil sur toile Colbert. — Effilé en Macramé. — Écritoire. — Toilette de mariée. — Robe de chambre. — Bougeoir. — Serviette à œufs. — Résille de nuit à crochet.

PLANCHE IV.

1^{er} COTÉ.

MANTELET, 3^e toilette; }
JAQUETTE POUR JEUNE FILLE, } Gravure N° 4149.
9^e toilette; }
ROTONDE À MENOTTES, 2^e toilette; }
2^e COTÉ.
VISITE-CHALE, 7^e toilette.
PALETOT AVEC ENTRE-DEUX À JOURS, Même gravure.
5^e toilette.

Sur la demande répétée de quelques-unes de nos abonnées, nous indiquons le mètre qui doit être employé pour chacun de ces modèles; mais en faisant observer que ce renseignement ne pourra être utile qu'aux personnes employant une étoffe juste de la largeur que nous indiquons. Nous rappellerons donc à nos lectrices le conseil que nous leur avons déjà donné, de disposer leurs patrons sur un espace de la largeur de l'étoffe qu'elles veulent employer, et de mesurer ensuite la longueur qui leur sera nécessaire.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 avril.

(2) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 avril.

mer, sur la croupe des coursiers aquatiques, sur l'aile de la mugissante vapeur! Traversez les montagnes neigeuses, les plaines ensoleillées, les tropiques et l'équateur! Accourez vous mêler aux luttes pacifiques d'où vous sortirez tous vainqueurs, tous géants, tous frères! Accourez entonner votre immense hosanna avec accompagnement de machines! Peuples, tout est dans la machine: le présent, l'avenir, le progrès indéfini! Peuples, lutez de machines pour agrandir vos intelligences et pour élever vos cœurs! Le dernier mot de la civilisation sera l'homme-machine... Gloire à lui d'avance! boum! boum! »

Non, ma Florence, je ne déclamerai point cela après tant d'autres; pas plus que je ne murmurerai à certaines oreilles:

« Nation, ma petite amie, à quoi penses-tu?... Tu te pares d'oripeaux étincelants, mais crois-tu qu'ils cachent les meurtrissures de tes membres endoloris? Tu chantes un hymne triomphal; mais supposes-tu que l'on ne devine pas des angoisses dans ton cœur et des larmes dans ta voix? Tu te gorges de luxe, et tu répands sur tous les largesses de tes festins; mais ne sait-on pas que tu as faim dans cette abondance factice? Et pourtant, il en est qui s'y tromperont et te prendront naïvement au mot; il en est qui te diront riche, puissante, heureuse et consolée parce que tu veux paraître tout cela! Alors, le monde entier t'enviera de nouveau, les jaloux se feront la courte échelle peut-être pour monter jusqu'à ton front, car ta couronne de papier d'or tentera leur main... O nation! nation vaniteuse autant que généreuse, nation étourdie qui ne vieillira jamais, à quoi penses-tu, pauvre mignonne?... »

Ne me demande pas le nom de cette nation, ma Florence; on ne me l'a point révélé et je n'ai pas su le deviner, n'ayant aucune vocation pour la poursuite des énigmes. Tu peux t'en assurer en parcourant les noms glorieux des *Édipes* qui découvrent le chat, l'arbuste, le poisson, etc... dans les colonnes du *Petit Moniteur*. Tu n'y verras jamais le mien, hélas!

Mais si je n'ai pas eu le bonheur de découvrir l'*égantier*, l'*angora* et tout le reste, j'ai du moins l'ambition d'arriver prochainement à de plus aimables rencontres, et l'Exposition m'en fournira la précieuse occasion.

Oui, ma chère amie, dans l'Exposition, ce que je vais poursuivre avec une persévérante sympathie, ce que je vais atteindre avec une douce joie, c'est... Eh bien! messieurs les malinlots de Chelles, messieurs les dégourdis de Chambourcy, le devinez-vous? une fois? deux fois? trois fois? Non! vous donnez votre langue au chat! mais Florence m'a comprise, elle! Florence devine que je parle ici de l'abonnée, la chère abonnée du *Journal des Demoiselles*; non pas l'abonnée de demain qu'il s'agit de séduire et d'enrôler: mais celle d'aujourd'hui qui nous est

acquise; celle d'hier qui nous est fidèle; celle d'avant-hier qui nous reste sympathique entre toutes!

Elles viendront, nous les verrons, nous entendrons le son de leur voix, cette révélation de l'âme qui ne trompe jamais; nous accueillerons leurs encouragements et leurs réclamations; nous tiendrons à nouer plus fortement en nous serrant la main les bonnes relations commencées à distance et, plus tard, nous nous comprendrons mieux à travers les nuages du style épistolaire, car le style épistolaire a toujours des nuages, si transparent qu'on puisse le dire....

A propos de nuages, non, je me trompe: à propos de transparence, te souvient-il d'une claire recette que nous avons donnée il y a quelque temps? Cela s'exécutait avec des blancs d'œufs qu'on fouettait sévèrement et le résultat de cette correction se produisait sous la forme d'un gâteau doré que madame R*** elle-même ne dédaigna point de confectionner de ses habiles mains et qui fut trouvé bon par elle.

Mais toutes les mains ne sont pas habiles comme celles de Madame R***, il faut le croire... ou bien toutes les intelligences n'interprètent pas les recettes de la même façon; ou bien encore... tous les blancs d'œufs ne sont pas de la même fraîcheur...

Toujours est-il que ladite recette nous a valu le poétique remerciement ci-dessous:

J'ai fait le gâteau
Que vous me désignez,
En votre numéro
Du premier février.
Mais je dois vous avouer
Qu'un fin gourmet, comme moi,
Aurait bien préféré
Un bon gâteau des rois.
Ceux qui voudront en faire
N'auront pas à s'en louer,
Mais pour se satisfaire
Pourront bien y goûter.
Cela suffira pour les en dégoûter.

N. B. — « A l'occasion veuillez nous faire connaître un procédé meilleur pour l'emploi des blancs d'œufs. »

J'ignore si la poétesse, qui dissimule les lauriers de son front sous le voile de l'anonyme, aura fait participer cette pièce de vers au concours de l'*Académie poétique de France*. Tant pis pour elle si elle s'en est abstenue, car cette poésie de... cuisine y eût sans doute paru d'un haut goût.

Comme j'ai des raisons de croire que tu sais le nom de cet auteur trop modeste, ma chérie, je te prie de lui faire parvenir la réponse qui suit:

A Madame X***.

C'est bien certainement la faute de ma plume,
De mon papier Joubert, de mon encre Plessy...
Mais j'ai beau replacer mon travail sur l'enclume:
L'ensemble, à chaque effort, n'est pas mieux réussi!

C'est en vain qu'avec art je cherche à contrefaire
 Le vol capricieux de vos vers indomptés,
 Leur absence de rime et cette allure fière
 Qui, hors de toute loi, les a libres jetés...
 Je ne puis conquérir ce mépris de la règle!
 Je ne peux imiter ce coup d'aile vainqueur!
 Je reste passereau, tout en jalousant l'aigle...
 Quel malheur!

Mais, sur le fourneau rouge, ardemment inclinée,
 Je vous vois le front chaud, l'œil vif, le cou tendu,
 Le doigt impatient, la robe enfarinée,
 Hâter l'éclosion du chef-d'œuvre attendu...
 Il embaume... il frissonne... il se gonfle... il se dore...
 Les convives, tantôt, l'acclameront parfait...
 Ils diront, bouche pleine : « Encore! encore! »
 Et vous leur répondrez : « C'est moi, moi! qui l'ai
 fait! »

Eh bien! non... cette gloire, ô honte! vous échappe...
 Maudite est la recette et maudit son auteur!
 Ce chef-d'œuvre est... un four! ce blanc d'œuf, une
 Quel malheur! (attrape!..)

Pourtant, sur les débris d'une espérance morte
 Survit le sens pratique un moment interdit :
 Les blancs d'œufs du passé... votre chat les emporte!
 Mais ceux de l'avenir : « Qu'en faire? » avez-vous dit.
 Oui... qu'en faire, vraiment? des neiges sur la crème?
 C'était bon, tout au plus, pour nos simples aïeux!
 Des bonbons pour le bal, la noce ou le baptême?
 Le dernier des manants exige plus et mieux!
 Mais qu'en faire? qu'en faire?... Eh bien! un spéci-
 (fique...)

Je n'ose vous l'offrir... décidément, j'ai peur...
 S'il allait éveiller encore votre critique,
 Quel malheur!

JEANNE.

MOSAÏQUE

Les années sont des degrés qui croulent à mesure qu'on les monte.

M^{me} Swetchine.

Il ne faut pas trop approfondir le caractère de ceux qui nous intéressent.

Goëthe.

Il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs.

Fléchier.

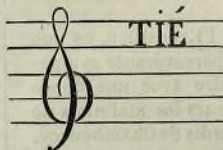
Le Christianisme, quelque élevé qu'il soit, est toujours à hauteur d'appui.

M^{me} Swetchine.

RÉBUS



A



Explication du Rébus d'Avril : Si tu veux réussir, garde ton secret.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY

8-1209 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT, 64.